Antoine SALLÈS
Député et Conseiller Général du Rhône
Membre du Groupe Parlementaire Franco-Polonais
Président de l'Association Franco-Polonaise de Lyon

UNE
Mission Parlementaire Française
EN POLOGNE

avec un AVANT-PROPOS par

Emmanuel EVAIN
Député de la Seine
Ancien Président du Conseil Municipal de Paris
Vice-Président du Groupe Parlementaire Franco-Polonais



LYON
IMPRIMERIE DU *Salut Public*
71, Rue Molière, 71
—
1929

Une Mission Parlementaire Française
en Pologne



S. E. Mr MOSCICKI, Président de la République Polonaise

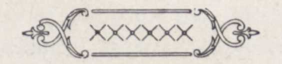
Antoine SALLÈS
Député et Conseiller Général du Rhône
Membre du Groupe Parlementaire Franco-Polonais
Président de l'Association Franco-Polonaise de Lyon

UNE
Mission Parlementaire Française
EN POLOGNE

26 Août – 15 Septembre 1929

avec un AVANT-PROPOS par

Emmanuel EVAIN
Député de la Seine
Ancien Président du Conseil Municipal de Paris
Vice-Président du Groupe Parlementaire Franco-Polonais



LYON
IMPRIMERIE DU *Salut Public*
71, Rue Molière, 71

1929



AVANT-PROPOS

La Pologne !

« Qu'elle est loin !... » pensent beaucoup de Français, un peu indolents, qui n'aiment les voyages qu'à la condition que ce soit vers une rive très proche.

« Qu'elle est près de nous ! » répondront ceux qui l'ont vue, qui ont constaté quelles racines profondes la culture française a dans ce pays et qui ont senti là-bas battre le cœur de la Pologne à l'unisson du cœur de la France.

En 1925, *une dizaine de députés français, sans distinction d'opinion politique, avaient parcouru ce pays un peu comme un pays neuf, puisqu'il était reconstitué seulement depuis* 1919 *; et c'était, en effet, un pays remis à neuf, bien différent de celui que certains gouvernements étrangers nous avaient, jadis, dépeint.*

A Varsovie, ces députés, pressentant une grande œuvre à accomplir, celle d'une pénétration plus intime des deux nations polonaise et française, fondaient le Groupe Franco-Polonais. *Quatre cent quarante parlementaires français y adhérèrent, venus de tous les points de l'horizon politique.*

De leur côté, les membres du Parlement polonais, députés à la Diète et sénateurs, fondaient le Groupe Polono-Français, qui compte trois cent vingt parlementaires polonais.

Leur but commun, c'était de resserrer les liens qui unissaient les deux peuples, d'étudier les questions ethnographiques et économiques qui se posaient devant eux, dans l'intérêt bien compris des deux pays, de rechercher, en complet accord, les moyens de réaliser leurs aspirations communes et d'assurer le maintien de la paix.

Les échanges commerciaux entre la Pologne et la France ne peuvent se développer rationnellement que si l'on dispose des moyens d'investigation et de contrôle les plus étendus sur l'activité de l'une et de l'autre nation et si l'on peut réaliser, par la voie législative, les institutions qui préparent ce développement.

En 1927, les parlementaires de Pologne ont observé sur place la vie de la France et apprécié ses ressources. M. Julien Nowak, ancien Président du Conseil des Ministres de Pologne, dans un ouvrage de haute tenue littéraire, a condensé l'opinion des parlementaires polonais sur notre pays. C'est l'expression vivante de l'amour de la Pologne pour la France.

En 1929, les parlementaires de France ont étudié sur place les institutions, l'industrie et les richesses naturelles de la Pologne ; les visites « ouvrent des horizons nouveaux », comme le disait M. Barthe, questeur de la Chambre ; « les intérêts « généraux du pays en retirent un béné- « fice certain » .

Qu'avons-nous observé en Pologne ? Quels débouchés nouveaux peuvent s'offrir à l'activité des deux pays ? C'est ce que mon collègue et ami, M. Sallès, député du Rhône, a bien voulu exposer au public dans une relation, qui dépasse singulièrement en intérêt les ouvrages de ce genre, par la hauteur de vues et la synthèse de ses observations.

Pour mener à bien une telle tâche, il faut aimer la tâche à laquelle on s'adonne.

M. Sallès est un fervent apôtre des questions polonaises ; il est depuis plusieurs années le Président de l'Association franco-polonaise de Lyon, fondée en 1925.

Sa pensée se révèle dans les conclusions que lui suggère chaque région parcourue : il a le talent de vulgariser pour le public ce qu'il a découvert et il sait tirer une leçon de choses de ce qu'il a vu. Son cœur ne se refuse jamais ; il se donne à cette Pologne qui mérite qu'on l'aime parce qu'elle aime la France, et il apporte dans son ouvrage une émotion charmante, qui le couronne d'un joli fleuron d'amitié. Le style est alerte et plein de finesse, ne s'embarrassant ni de grandiloquence, ni de descriptions touffues, mais notant le détail caractéristique d'une ville ou d'une industrie d'une touche légère ou appuyée, suivant son importance ; en un mot, c'est un tableau de la Pologne parfaitement composé, dont les premiers plans sont bien en place, et qui vous donne une vision d'une exactitude rigoureuse, sans emphase et sans exagération.



La relation de M. Sallès est facile à lire :

d'étape en étape, elle vous conduira du nord au sud de la Pologne.

Vous pénétrerez en Pologne par Poznan, la première capitale de la Pologne, qui possède, à côté des tombeaux de ses deux premiers rois, Mieczyslas Ier et Boleslas Ier — vivante antithèse ! — le château si lourd de Guillaume II, le dernier empereur allemand.

Puis, c'est Cracovie, cette perle du moyen âge, si merveilleusement conservée, avec sa barbacane du XVe *siècle, avec l'Université des Jagellons, avec ce Wavel, joyau de grand prix, où s'incruste toute l'histoire de la Pologne, ce Wavel, forteresse d'abord, puis palais royal et enfin cathédrale renfermant les célèbres tombeaux en porphyre des rois et, le soir venu, du haut de l'église Sainte-Marie, vous entendrez, dans le splendide décor de la Halle aux Draps, les sonneries de trompe du veilleur de nuit qui marquent, comme au temps jadis, chaque heure qui s'écoule.*

De Cracovie, vous irez à Varsovie, la capitale moderne de Sigismond III, entourée de palais d'une architecture bien française, Varsovie avec sa citadelle et ses gibets, où périrent tous les apôtres de la Liberté, Varsovie, aujourd'hui siège du gouvernement,

Varsovie qui réservait aux Français de fastueuses réceptions et où se tint, dans le Palais du Sénat, une séance mémorable des deux groupes polono-français et franco-polonais, réunis et délibérant ensemble.

Plus loin, c'est Leopol, « ville déjà orientale », note M. Sallès, et son cimetière si poétique, délicieux parc tout planté d'arbres séculaires, à l'ombre desquels les ancêtres dorment leur éternel sommeil, et ses églises de toutes confessions : arménienne, grecque-unie, valaque, juive.

Au Nord, c'est Wilno, si souvent discutée ces dernières années ; là, le sentiment patriotique se manifeste avec une ardeur plus vive encore, et c'est un culte fervent pour la France qu'on sent jusque dans l'Université du grand roi Bathory.

Et puis, c'est Dantzig, la ville libre sous le contrôle de la Société des Nations, et c'est l'Hinterland polonais, large de 72 kilomètres, qui conduit à la mer et que les Allemands ont, en vain, voulu railler sous le nom de « couloir ». C'est enfin le port de Gdynia, invention de la Pologne, qui, d'un coup de baguette magique, à la mode américaine, a fait surgir du sable une ville et un port sur la Baltique.

Chemin faisant, vous rencontrerez les mines de sel de Wieliczka, à la légende médiévale, et leur grandiose cathédrale à 500 pieds sous terre ; vous rencontrerez les puits de pétrole de Galicie ; vous parcourerez cette Haute Silésie, si riche en charbon, en zinc, etc., centre métallurgique de premier ordre, dont Kattovice est une véritable capitale industrielle.

Mais comment traduire cette atmosphère d'affection qui, partout, sur notre passage, nous imprégnait d'un sentiment indicible de bien-être, nous faisait sentir le cœur du peuple polonais battant si près du nôtre et nous confondait dans une communion sublime, celle du culte ardent de la Liberté ? Les villages en fête, à l'annonce de l'arrivée des Français, les populations massées pour des acclamations sans fin, les arcs de triomphe, si nombreux, qu'il fallait renoncer à en compter le nombre, ce sont des heures exquises pour l'âme des Français.

Réception par S. Ex. l'ambassadeur de Chlapowski, dans ses vastes domaines de Bonikow ; Réception par le prince Janusz Radziwill, dans son château historique de Nieborow, aux charmilles séculaires dessinées par un artiste français, du temps de

Le Nôtre ; salves de claquements de fouets, aubade des braves laboureurs de Koscian, fête de la moisson par les paysans en costume national, aux bigarrures éclatantes, et — émotion délicieuse pour nous, si loin de la mère-patrie — la Marseillaise, *chantée en français par ces voix rudes de la campagne, sur un rythme lent et solennel comme un cantique à la Délivrance, voilà ce qu'un Français n'oubliera jamais.*

M. Sallès en a fixé le souvenir avec sa précision coutumière ; il nous fait sentir l'esprit de cette population éminemment dévouée à notre pays, pour qui le culte de notre civilisation est une véritable religion, culte qu'il a défini lumineusement en l'appelant « l'amour mystique » de la Pologne pour la France.

⁂

C'est un problème difficile qui s'est posé, en 1919, *pour l'Est de l'Europe.*

La Pologne pouvait-elle vivre par elle-même, en nation libre ?

Ses ennemis déclaraient que les Polonais, dont ils ne pouvaient méconnaître le courage, étaient des gens braves, des travail-

leurs non sans mérite, mais qu'ils étaient incapables de s'administrer et de se gouverner eux-mêmes et qu'il était indispensable qu'ils fussent réunis à une grande nation qui les gouvernerait.

A cette objection, la Pologne a répondu non par des paroles, mais par des actes.

Il y a quatre ans, en 1925, nous avions vu une Pologne qui cherchait sa voie définitive : elle procédait un peu par tâtonnement, commettant quelques erreurs peut-être, mais s'efforçant aussitôt à redresser les méthodes, dont les résultats pouvaient laisser à désirer.

L'œuvre à accomplir était vaste et ardue. D'abord, il fallait réunir les trois tronçons de cette nation, qui avaient été incorporés pendant cent cinquante ans à trois empires : l'empire allemand, qui colonisait l'Europe, l'empire des Tsars et la grande monarchie autrichienne. Trois législations différentes régissaient ces trois tronçons.

Aujourd'hui, la réunion intime des Polonais des trois anciens empires est accomplie ; grâce à des efforts sagement gradués, l'unité de législation est réalisée : la même loi régit l'habitant de Poznan et celui de Varsovie.

C'est un résultat presque inespéré, en un si court laps de temps, et qu'il faut mettre en relief aux yeux de l'Europe.

Les résultats économiques ont été la conséquence de l'unification nationale : 43.000 *kilomètres de routes refaites,* 1.200 *kilomètres de voies ferrées nouvelles,* 26.000 *écoles primaires créées et* 13 *écoles supérieures,* 360 *hôpitaux nouveaux, des milliers d'usines construites ou réparées. A l'heure actuelle, la Pologne est en pleine activité : c'est un immense chantier de construction. Quel bilan magnifique pour huit années de labeur !* (1).

La monnaie est stabilisée ; le billet de banque est garanti par une encaisse-or à la Banque d'Etat de Pologne ; la balance commerciale est créditrice.

Voilà une situation économique qui est une magistrale réponse à la question posée plus haut. La Pologne a prouvé à l'Europe, par les actes accomplis, qu'elle peut vivre en nation libre et s'administrer elle-même.

Mais, pour se développer et s'affermir, la Pologne a besoin de la paix et, plus que

(1) La paix avec les Soviets ne date que de 1921.

tout autre pays, elle la met au premier rang de ses préoccupations.

Sa seule prétention, c'est l'intangibilité de ses frontières, tant à l'Est qu'à l'Ouest.

Elle aurait pu, s'appuyant sur ses antécédents historiques, revendiquer telle ou telle portion de territoire. Dans un but de paix, elle a accepté les frontières qui lui ont été fixées par l'Europe dans le Traité de Versailles.

Elle entend s'y tenir et veut que les nations voisines s'y tiennent également.

Peut-il exister prétention plus légitime ?

En dépit de l'effroyable campagne menée, il y a quelques années, le statut territorial de la Pologne n'a été que la mise à exécution du principe formulé dans le 13e point du Président Wilson (2) et traduit dans le Traité de Paix :

« An independent Polish State..., which should be assured a free and secure access to the sea... guaranted by international convenant. »

(Un Etat Polonais indépendant... auquel doit être assuré un libre et sûr accès à la

(2) Discours du Président Wilson au Congrès de Washington (8 janvier 1918).

mer..., garanti par une convention internationale.)

L'Europe entière s'est engagée à défendre cette clause : c'est la charte originelle de la Pologne moderne. Y manquer, ce serait la faillite morale de l'Europe.

La fidélité de la France à ses alliés est légendaire : il n'y a point d'exemple dans l'histoire qu'elle y ait jamais failli.

A l'engagement solennel qu'elle a contracté envers la Pologne, elle ne faillira pas.

A travers ses horribles vicissitudes, l'âme de la Pologne a survécu ; rien ne peut détruire, ni asservir l'âme d'un peuple qui a foi dans ses destinées ; car les nations ont leur destin ; celui de la Pologne s'accomplit : elle a repris son poste de sentinelle avancée aux confins de la civilisation occidentale et de la civilisation orientale.

L'heure, si longtemps espérée, a enfin sonné. Une rafale formidable a balayé les bastions élevés par la folle imagination des conquérants, impitoyables aux petits, aux faibles.

Au soir de ma vie, c'est le rêve de ma

jeunesse qui s'accomplit : la Pologne est libérée.

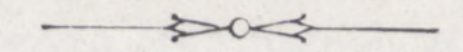
« *Polonia restituta !* »

Belle et fière devise, bien méritée de la Pologne.

Aux yeux du monde, c'est la preuve vivante qu'il est une Justice Immanente, bien au-dessus des atteintes des hommes, qui, à l'heure fixée par le sort, châtie les crimes des conquérants.

Emmanuel EVAIN,

Député de Paris
Ancien Président du Conseil Municipal
Vice-Président du Groupe Parlementaire Franco-Polonais





Une Mission parlementaire française en Pologne

« Dieu est trop haut et la France est trop loin », disaient avec désespoir, lors de leur pire détresse, les malheureux Polonais, livrés aux convoitises rapaces de leurs voisins et ennemis. Ce mot a cessé d'être vrai. Dieu a entendu leurs appels, et leur a rendu leur patrie, en ruinant du même coup, par un véritable miracle, les trois Empires qui s'étaient partagé leurs dépouilles, aussi bien la Russie qui était du côté des Alliés victorieux, que l'Allemagne et l'Autriche, qui étaient du côté de leurs adversaires. Et quant à la France qui, pendant un temps avait pu leur pa-

raître oublieuse et les délaisser pour la Russie, elle est maintenant toute proche d'eux, rattachée désormais à leur cause, à la fois par la survivance des sympathies anciennes et par la communauté des intérêts actuels, et ils n'ont pas, à l'heure qu'il est, d'amie meilleure et plus sûre parmi les peuples de l'Europe.

Les liens traditionnels et séculaires, qui viennent de se renouer entre les deux peuples, ont trouvé une consécration effective et durable dans la constitution de deux groupes similaires, qui se sont formés spontanément au sein de leurs Parlements respectifs, et qui se sont assigné la tâche de les resserrer par des ententes concertées et par des rapports personnels réguliers et fréquents. Une première fois, en 1925, une délégation de dix députés français s'était rendue en Pologne, et deux ans plus tard, en 1927, le groupe parlementaire polonais avait répondu à leur invite, en envoyant en France une importante délégation de ses membres, dont on n'a pas oublié le passage parmi nous, et qui, d'un bout à l'autre de notre territoire, ont reçu l'accueil le plus empressé et le plus chaleureux. Cette année, c'est le gouvernement de Varsovie lui-

même qui, à l'occasion du dixième anniversaire de la restauration de l'Etat polonais, a pris l'initiative de convier officiellement les représentants du Parlement français à venir constater de leurs yeux l'œuvre accomplie, depuis dix ans, par la jeune République, en visitant tout d'abord l'Exposition de Poznan, précisément destinée, dans les intentions de ses organisateurs, en même temps qu'à commémorer une grande date historique, à permettre de mesurer, dans le raccourci d'un tableau parfaitement clair et précis, les étapes et les progrès réalisés dans ce court espace de temps.

Vingt-cinq parlementaires, parmi lesquels ne figurait qu'un seul sénateur, M. le Dr Rolland, du Rhône, ont répondu à son appel, et le 26 août, au soir, la délégation, dirigée par M. Jean Locquin, député de la Nièvre, président du groupe parlementaire franco-polonais, quittait Paris, par la gare du Nord, dans deux wagons-lits, obligeamment réservés pour elle, qui l'ont accompagnée, jusqu'au bout, dans tout son parcours. Elle était ainsi composée :

MM. *Locquin* (Jean), député de la Nièvre, président ;

Legros (Dr G.), député de Loir-et-Cher.

Anquetil (Paul), député de la Seine-Inférieure ;

Barillet (Georges), député de la Seine ;

Barthe (Edouard), député de l'Hérault, questeur de la Chambre des Députés ;

Berthod (Aimé), député au Jura, ancien ministre ;

Bibié (Maxence), député de la Dordogne ;

Blondel (Edmond), député de la Seine-Inférieure ;

Bret (Georges), député d'Ille-et-Vilaine ;

Caujole (Dr Paul), député de la Seine ;

Coty (René), député de la Seine-Inférieure ;

Desgranges (chanoine Jean), député du Morbihan ;

Evain (Emmanuel), député de la Seine ;

Falcoz (Henri), député de la Savoie ;

Gratien (Auguste), député de la Seine ;

Hymans (Max), député de l'Indre ;

Lambert (Charles), député du Rhône ;

Largier (Edmond), député de l'Ardèche ;

Molinié (Dr Jean), député de l'Aveyron ;

Nicollet (Dr Paul), député de l'Ain ;

Pezet (Ernest), député du Morbihan ;

Pic (Frédéric), député de la Seine ;

Rolland (Dr Camille), sénateur du Rhône ;

Sallès (Antoine), député du Rhône ;

Taton-Vassal (Louis), député de la Meuse.

Elle comprenait encore, en outre de M. Edouard Krakowski, secrétaire général, et de Mme Lachmann, secrétaire adjointe du groupe, Mmes Locquin, Berthod, Bret et Coty, qui accompagnaient leurs maris, et rehaussèrent du charme de leur présence l'agrément du voyage. C'étaient nos « roses de France », comme l'a dit, en termes galants, dans un de ses toasts les plus brillants, notre spirituel collègue Evain.

I

L'EXPOSITION DE POZNAN

Le voyage, admirablement préparé,dans ses moindres détails, avec le concours et par les soins de M. Krakowski, l'aimable et actif secrétaire général du groupe franco-polonais, qui joint à un esprit d'organisation remarquable et toujours en éveil une bonne grâce et une bonne humeur jamais en défaut, a débuté conformément aux désirs et aux recommandations du gouvernement polonais, par une station à Poznan et une visite à son Exposition, et nous avons eu l'immédiate intuition que cette entrée en matière en était bien la nécessaire et naturelle préface.

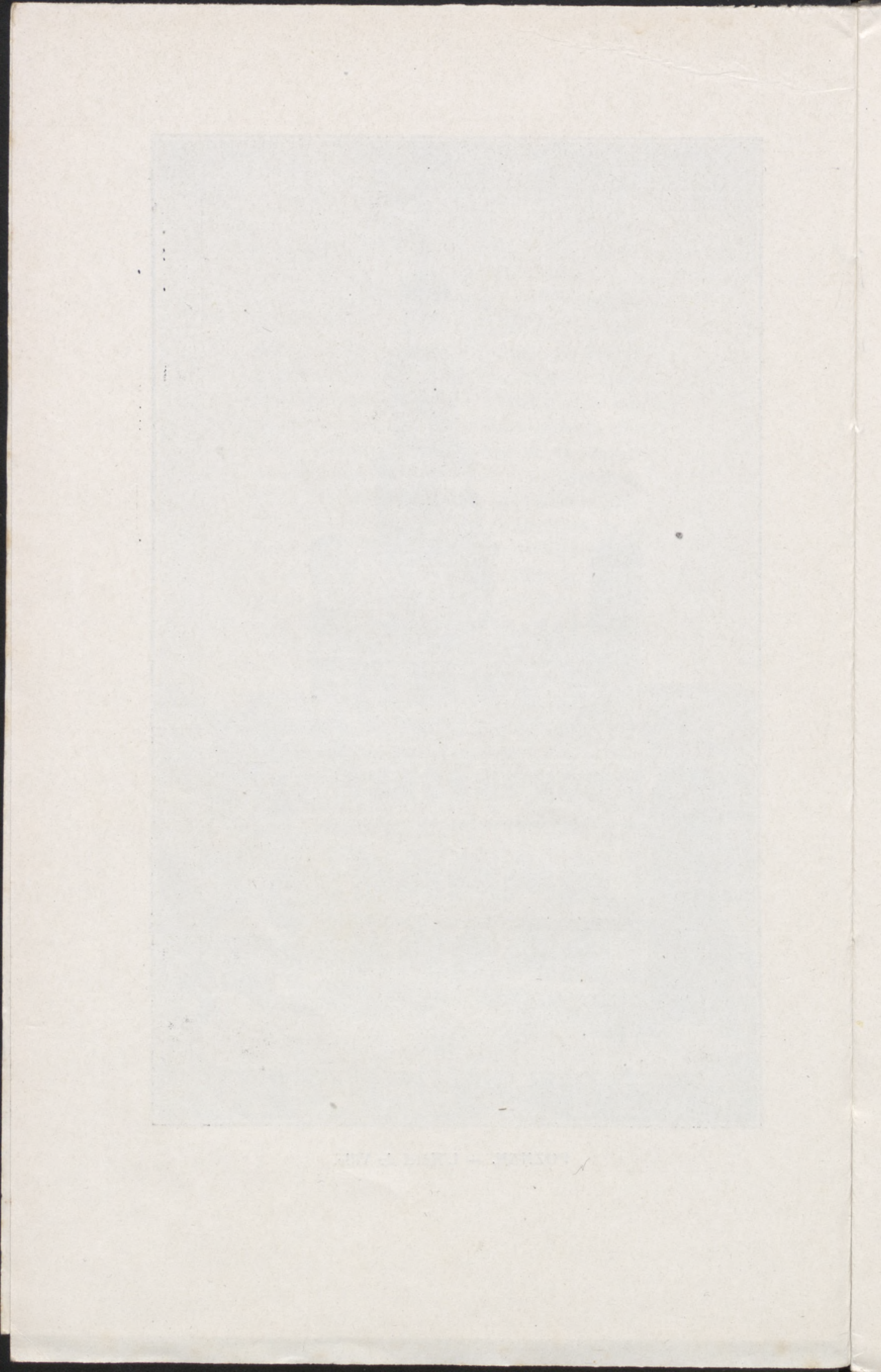
Poznan, qui fut, dès le Xe siècle, bien avant Cracovie, la première capitale de la Pologne, et dont la cathédrale renferme

encore les tombeaux de ses deux premiers rois, Miécislas Ier et Boleslas Ier, est une grandc ville, animée et vivante, de 240.000 habitants, dont la physionomie extérieure, nettement allemande, n'offrirait rien que d'assez banal, si elle n'était relevée par deux monuments, d'époque et de caractère différents, il est vrai : un Hôtel de Ville, datant du milieu du XVIe siècle, dont l'architecture, bien qu'inspirée de la Renaissance italienne, peut rivaliser avec les plus beaux édifices flamands du même genre, et un château tout moderne, érigé à la lisière de ses nouveaux quartiers par l'empereur Guillaume II, où le dernier kaiser allemand s'est efforcé d'évoquer et de restituer, dans un pastiche romano-byzantin, fastueux et lourd, non dépourvu néanmoins d'une certaine allure, le style des constructions germaniques du Moyen-Age. Mais plus que la ville elle-même, c'est son Exposition qui mérite de retenir notre attention et notre intérêt, et nous n'aurons pas à regretter de nous être joints aux 40.000 visiteurs que chaque jour, nous dit-on, elle attire, en moyenne, dans son enceinte.

Elle occupe, en bordure de la voie ferrée qui la sépare de l'agglomération ur-



POZNAN. — L'Hôtel de Ville.



baine, au centre d'un parc de soixante hectares, agréablement et ingénieusement disposé, une série de bâtiments, dont plusieurs ont été édifiés en vue d'être conservés et utilisés, par la suite, pour des établissements scientifiques ou des institutions d'intérêt public, et je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer un plan à la fois plus simple et plus accessible que celui d'après lequel elle a été conçue, ni plus capable en même temps de fournir un aperçu complet et exact de la vie et de l'activité polonaises dans tous les domaines.

Les produits exposés ne sont pas répartis par régions, mais par catégories, et chacun, suivant sa nature, y est présenté dans un compartiment spécial. Un des pavillons les plus considérables y est naturellement réservé à l'agriculture, qui est l'industrie principale et nourricière de la Pologne, et il vaudrait, à lui seul, une description approfondie. Mais celui des Beaux-Arts et des Arts appliqués ne serait pas moins digne d'une mention détaillée, avec les compositions des maîtres les plus autorisés de l'école de peinture polonaise depuis un siècle, celles notamment, du grand peintre d'histoire Ma-

tejko, assez proches parentes, par le genre et par la facture, de celles du peintre viennois Hans Makart, avec les productions si attrayantes, si originales et si variées de dessin et de coloris, de l'industrie des tapis, dont la présentation, pour la première fois, à Paris, l'an dernier, au Pavillon de Marsan, avait été, pour nos compatriotes, une véritable révélation.

Nous parcourons, avec un égal intérêt, bien que, malheureusement, le temps nous manque pour nous y arrêter comme il conviendrait, les expositions des grandes industries polonaises, de la métallurgie et des houillières de la Haute-Silésie, des pétroles de la Galicie, des monopoles d'Etat, alcool, sel et tabac, des industries privées, telles que la soie artificielle, qui accuse déjà un appréciable essor, des petites industries populaires et locales, dont les travaux, tout en se maintenant dans la ligne du style traditionnel particulier à chaque région, témoignent d'autant d'habileté et d'adresse techniques que de sens artistique. Mais ce qui captive, au plus haut point, notre attention et même notre admiration, c'est l'Exposition organisée par le Gouvernement lui-même, où, à l'aide de graphiques, de tableaux lu-

mineux, de statistiques, de plans en relief, répandus partout avec profusion et conçus de la façon la plus intelligible et la plus saisissante, il nous est permis de suivre la marche des progrès accomplis, depuis dix ans, dans son domaine propre, par chacun des départements ministériels. Nous avons ainsi, résumée dans un tableau en abrégé, que nous pouvons embrasser, pour ainsi dire, d'un coup d'œil, la vision totale de l'activité intellectuelle et économique de la nation polonaise, ressuscitée et rajeunie, et nous restons littéralement confondus devant l'immensité de l'effort qu'il atteste de sa part, pour regagner l'avance que lui avait fait perdre un siècle et demi de servitude sous des dominations étrangères, et pour se replacer au niveau des peuples les plus avancés de l'Europe. L'impression de vitalité et de force, qui se dégage du spectacle étalé à nos regards, nous l'éprouverons encore, du reste, quelques jours plus tard, quand, à l'autre extrémité du territoire polonais, sur les confins des frontières roumaines, nous assisterons, le 6 septembre, à l'inauguration de la foire orientale de Lwow, créée depuis la guerre pour favoriser l'expansion des échanges et des rapports com-

merciaux de la Pologne avec les régions du Levant, la Grèce, l'Egypte, l'Asie-Mineure, et qui, cette année, non seulement n'aura rien perdu de son importance, ni souffert le moindre préjudice du fait de la coexistence de l'Exposition de Poznan, mais aura bénéficié d'un surcroît de rayonnement presque inattendu, par la coopération du Japon représenté, pour la première fois, à ces assises par divers articles de sa fabrication.

II

LA CAMPAGNE POLONAISE

Koscian. – Une réception à Bonikow, chez le Comte Chlapowski, ambassadeur à Paris.

Après avoir parcouru d'un pas un peu trop rapide, sans doute, mais avec tant de profit déjà pour notre instruction et notre édification personnelles, les galeries de l'Exposition de Poznan, nous sommes préparés mainenant à une visite fructueuse du pays lui-même, qui nous permettra de mieux juger encore de l'ampleur de ses capacités et de ses moyens d'action. Au premier rang des richesses dont il dispose, figure d'abord son propre sol, qui est, assurément, dans ses différentes parties, d'une fertilité inégale, mais

dont la grande majorité de sa population tire sa subsistance et ses revenus, et qui partout, il faut le reconnaître, où il est susceptible de fournir un rendement appréciable, est parfaitement cultivé.

Dans la seconde partie de notre voyage, quand nous descendrons de Wilno à Lwow, en côtoyant la frontière soviétique, et particulièrement aux abords du Pripet, sur les rives duquel se sont livrés, au cours de la dernière guerre, entre Allemands et Russes, de si meurtriers combats, et où restent visibles de nombreux éléments de tranchées, nous traverserons de vastes espaces de landes désolées, parsemées d'étangs, sur lesquelles ne poussent, parmi de maigres pâturages, que des arbres rabougris, et qui ne semblent pas appelées à se prêter jamais à une culture rémunératrice. Mais il en est tout autrement de la province de Poznan, par laquelle nous débutons, et qui est une des plus riches de la Pologne en humus et en terre arable, une de celles aussi qui ont été le plus tôt et le plus heureusement exploitées.

Parmi ceux dont l'intelligente et féconde initiative a, dès le commencement du siècle dernier, le plus activement con-

tribué à sa mise en valeur, il convient de citer le général Chlapowski, un des ancêtres de l'actuel ambassadeur de



S. E. le Comte CHLAPOWSKI
Ambassadeur de Pologne à Paris

Pologne à Paris, et c'est l'ambassadeur lui-même, venu tout exprès pour nous atten-



dre et nous recevoir, qui veut bien nous faire les honneurs du beau domaine de quatre mille hectares, dont il y est resté possesseur.

⁂

Nous empruntons, pour nous rendre à sa demeure de Bonikow, où il nous a gracieusement invités à déjeuner, une grande route, en bon état d'entretien, mais poudreuse à l'excès, comme elles le sont, pour la plupart, en Pologne, qui nous conduit tout d'abord à Koscian, une petite ville de 9.000 habitants, chef-lieu du district sur lequel il réside. Déjà une splendide et émouvante réception nous y accueille, prélude de celle plus intime, mais non moins cordiale, qu'il nous réserve. Des arcs de triomphe, enguirlandés de feuillages, décorés de drapeaux aux couleurs françaises et polonaises, sont dressés aux abords de la place centrale du village, où se presse une foule compacte, au devant de laquelle sont rangés les enfants des écoles des deux sexes, les membres des sociétés sportives et des Sokols en uniforme, accompagnés de leurs bannières. Une fanfare retentit, qui joue la « Marseillaise », tandis que les vivats,

les cris de « Vive la France ! » éclatent de toutes parts, et que des pluies de fleurs s'abattent sur nos épaules. Nous répondons de notre mieux aux acclamations sans fin dont nous sommes l'objet, et le président de notre délégation, notre collègue Jean Locquin, se fait, en termes excellents, notre interprète, pour en remercier la population, en la personne du Maire, qui, lui aussi, a tenu à nous haranguer, pour nous exprimer sa joie de notre venue ; mais nous sommes si surpris et si touchés de ces démonstrations de sympathie, auxquelles nous ne nous attendions pas, nous les sentons si spontanées, si sincères, et elles se traduisent avec un tel élan, un tel accent d'enthousiasme, que l'émotion nous paralyse en quelque sorte, et nous empêche de témoigner de notre gratitude comme nous le voudrions. Elles se répèteront, il est vrai, si souvent, par la suite, et toujours aussi empressées et aussi ardentes, que nous nous accoutumerons à devenir moins réservés et plus chaleureux, et que bientôt nous saurons proférer à notre tour de joyeux « Nedjié Polska ! (Vive la Pologne !) en réponse aux vivats en l'honneur de la France.

Ce n'est pas tout. Le curé de la paroisse a voulu, de son côté, faire accueil, dans sa belle église gothique, ornée d'autels et de triptyques anciens des plus intéressants, aux représentants de la nation française, qu'un chœur de jeunes filles célèbre, à leur entrée sous la nef, aux accents d'un cantique harmonisé sur un vieil air populaire.

La foule qui n'a pas cessé de nous entourer, presque de nous entraîner dans le même débordement d'enthousiasme, nous accompagne encore dans notre visite à la magnifique école d'enseignement secondaire, dont la construction vient d'être achevée à Koscian par le gouvernement polonais, et dont il n'est pas sûr qu'aucune ville d'importance similaire possède, chez nous, l'équivalent, au point de vue de l'aménagement intérieur, spacieux, largement éclairé et aéré, d'après les principes les plus rigoureux, les plus minutieux de l'hygiène moderne.

C'est encore et toujours au milieu d'un irrésistible courant de joie frémissante, que nous pénétrons dans une sucrerie où on nous arrête au passage. Les ouvriers, rassemblés dans la cour d'entrée, ont tout de suite reconnu, parmi nous, le comte

Chlapowski, qui s'est aimablement constitué notre guide, et réunissant, par un joli geste spontané, dans l'expression de leurs sentiments, et la France et celui qui les représente auprès d'elle, ils le hissent et le promènent triomphalement sur leurs épaules, en nous acclamant avec lui.

Nous arrivons ainsi à Bonikow, où le comte Chlapowski nous introduit et nous reçoit, entouré de sa famille, avec la cordialité simple et affable à la fois, la distinction élégante et dénuée d'apprêt, qui lui ont gagné de prime abord, ainsi qu'à la comtesse Chlapowska, les vives et unanimes sympathies de la société parisienne. Une hospitalité charmante, rehaussée par un service succulent et impeccable, qui se ressent des meilleures traditions françaises, nous est offerte, dans la demeure de grand style, encadrée d'un parc admirable, qui lui sert de résidence d'été. Après le déjeuner, il nous emmène visiter, sur la lisière d'un petit bois, le plus proche de ses domaines, où il cultive particulièrement, et sur de vastes étendues, le blé et la graine de betteraves. Il nous montre en détail les vastes bâtiments d'exploitation qui en dépendent, nous explique ses procédés de culture, et nous fait pénétrer,

à sa suite, dans une des maisons où il loge les familles du nombreux personnel agricole qu'il emploie. Cet humble intérieur, garni de meubles rustiques du plus pur style polonais, tapissé, comme celui des isbas russes, d'innombrables images pieuses, est d'une tenue et d'une propreté méticuleuses, qui font notre admiration et pourraient servir de modèles à plus d'un paysan français. L'air de santé florissante et l'expression souriante et heureuse qui sont peints sur les visages de ses habitants attestent, à l'appui des propres déclarations de M. de Chlapowski, qu'ils sont satisfaits du traitement et du sort que ses généreuses libéralités leur assurent. Tout, du reste, en cet unique jour de fête, respire autour de nous le contentement et la joie, et nous en recueillons, une fois de plus, la significative expression. Les valets de ferme, postés sur les bords de la route, ont salué notre arrivée, en faisant claquer en cadence les mèches de leurs fouets, qui produisent le bruit sec de salves de mousqueterie. Les femmes, coiffées de fichus multicolores, qui procèdent à la cueillette des graines de betteraves, se dressent d'un seul mouvement à notre passage, en agitant leurs faucilles

et en criant : « Vive la France ! » cependant qu'au loin, sur la glèbe qui s'élargit jusqu'aux limites de l'horizon, des chevaux de labour, attelés par couples de six aux charrues, préparent le terrain pour les futures semences. Dans le décor paisible et lumineux qui l'encadre, ce tableau revêt une beauté simple et non dépourvue de grandeur, qui nous reporte à des temps très lointains. Nous constatons, au surplus, par l'aisance familière qui préside aux rapports de M. de Chlapowski avec ses serviteurs, par l'affectueuse déférence qu'ils lui témoignent, qu'il n'a rien abdiqué du patrimoine de nobles traditions des siècles écoulés. Nous aurons d'autres preuves encore, au cours des jours prochains, que les grands seigneurs polonais sont des maîtres bienveillants, qui savent se faire aimer du peuple paysan, parce qu'ils se maintiennent en contact et en collaboration avec lui, dans l'étroite communion d'un égal amour de la terre natale.

Le même soir, au surplus, un autre exemple, non moins significatif et touchant, nous confirmait la survivance, dans cet heureux pays, à tous les degrés de l'échelle sociale, des mœurs patriarcales qui contri-

buent à y maintenir l'harmonie et l'entente entre les classes. Nous avions fait halte, sur le chemin qui nous ramenait à Poznan, dans un domaine de beaucoup moindre importance, dont le propriétaire, un simple paysan, blanchi mais non courbé par l'âge, avait exprimé le désir de nous saluer au passage. Comme au temps biblique, il nous offrit, au seuil de sa demeure, où il nous avait préparé, du reste, des mets plus substantiels et plus savoureux, le pain et le sel, symboliques de l'hospitalité ; puis, au nom de la population du village, tout entière rangée à ses côtés, en habits de fête, et en son propre nom, il nous dit, en termes émus et émouvants, sa joie et sa fierté de recevoir chez lui les élus de la nation française, si chère à tous les cœurs polonais. Il avait, dans sa physionomie et dans son langage l'autorité d'un père de famille, et on l'écoutait en silence, avec une attention approbative et respectueuse presque filiale. Ce ne fut que lorsqu'il eut fini de parler que les applaudissements éclatèrent, et il nous sembla que dans l'ovation vibrante qui accueillit ses derniers mots, il y avait à la fois un hommage à la France et un témoignage de gratitude à l'adresse de l'aïeul vénéré et aimé, qui avait su se

faire, avec tant de bonheur, l'interprète des sentiments de tous les siens.

Lowicz. — Une réception à Nieborow chez le Prince Radziwill. La Fête des Moissons

De Poznan nous avons gagné Varsovie, brillante capitale de la Pologne, peuplée de plus d'un million d'habitants, mais un peu trop neuve, puisque ce n'est qu'en 1595, qu'elle a succédé à Cracovie, dans son titre de métropole, et précisément, parce qu'elle ne présente que de rares vestiges d'un grand passé d'histoire, un peu dépourvue d'intérêt. Là encore, comme à Poznan, nous sommes au cœur d'un des territoires les plus féconds et les mieux cultivés de la Pologne, et nous avons également la bonne fortune de trouver, en la personne d'un de ses plus importants et de ses plus riches propriétaires, le prince Janus Radziwill, un guide aussi obligeant que qualifié pour nous en faire les honneurs.

Le prince Radziwill, qui cumule avec la présidence de la Commission des Affaires Etrangères de la Diète, celles du groupe parlementaire polono-français et du Co-

mité constitué à Varsovie pour la réception de la délégation française, est un de ceux qui, dans la capitale polonaise, de concert avec le prince Lubomirski, président de la Commission des Affaires Etrangères au Sénat, se sont multipliés avec le plus de zèle et de sollicitude, pour souligner la signification, aussi bien que le prix qu'ils attachaient à notre visite. Représentant d'une famille presque souveraine par ses origines et par ses parentés, qui, depuis le quatorzième siècle, a fourni à la Pologne quelques-uns de ses capitaines et de ses hommes d'Etat les plus illustres, et aux armées de Napoléon deux de ses officiers généraux les plus intrépides, ce gentilhomme de haute mine, qui a la majesté et même un peu les traits d'un prince oriental, mais dont l'abord est, au contraire, infiniment simple et courtois, n'a rien de ces aristocrates uniquement épris du passé, qui se confinent, par étroitesse d'esprit ou par égoïsme, dans leurs préjugés de race. Comme le comte Chlapowski, il s'accommode des idées, des institutions et des progrès de son temps, et mêlé, comme lui, à la vie du peuple qui l'entoure, s'intéressant et participant à ses travaux, il tire de la légitime popula-

rité dont il jouit auprès de lui, les moyens d'exercer une action efficace et utile jusque sur les affaires publiques.

Il s'était imposé le devoir de venir nous attendre et nous saluer, dès notre arrivée à Poznan et d'être partout présent à nos côtés, durant notre séjour à Varsovie. Il avait présidé plusieurs des réceptions qui nous y avaient été ménagées ; mais il a eu la délicate pensée de nous accueillir sous son propre toit, dans le cadre intime de son intérieur familial, et cette fête, digne réplique de celle que nous avait offerte le comte Chlapowski, a été, pour nous, un véritable enchantement.

C'était le dimanche 1er septembre. Partis de bonne heure en autocars, nous faisons halte d'abord à Lowicz, une petite ville d'importance analogue à celle de Kosnian, où nous nous étions arrêté le jeudi précédent, et le même spectacle, les mêmes ovations aussi nous y attendent. Sur la place où l'église et la mairie se font face, la population tout entière est rassemblée, poussant des acclamations, jetant sous nos pas des brassées de fleurs. Mais Lowicz est, avec Cracovie et Zakopane, un des rares districts où se soient conservés les costumes locaux, qui, par-

tout ailleurs, hélas ! sont en voie de disparaître. Les femmes y sont coiffées de châles multicolores, et vêtues de corsages et de robes aux larges rayures de tonalités éclatantes, dont elles tissent et teignent elles-mêmes les étoffes,, et sous le soleil radieux qui en avive les nuances, nous avons l'impression de nous trouver transportés, comme le Parsifal de Wagner, dans le jardin enchanté de Klingsor, au milieu des Filles-fleurs. Tout à l'heure, pendant la messe, qu'on a retardée à notre intention, le coup d'œil sera plus impressionnant encore, quand les femmes, massées dans la nef centrale, étendront jusqu'au maître autel, comme un merveilleux tapis vivant, l'harmonieuse bigarrure de leurs toilettes claires. Immobiles et recueillies, elles suivent d'une âme attentive les détails de la cérémonie rendue plus solennelle par la beauté des chants qui l'accompagnent, et auxquels ressemblent si peu, hélas ! les vociférations lamentables qui déshonorent, dans nos paroisses de campagne, la noblesse du chant grégorien. Mais les races slaves ont le sens inné de la musique, et la piété, qui est profonde et fervente chez le peuple polonais, trouve une expression toute

naturelle dans un art auquel le prédispose si bien sa sensibilité instinctive.

De Lowicz, où le prince Radziwill est venu, en personne,nous souhaiter la bienvenue, à Nieborow, où il réside, la distance n'est pas grande. Nous la franchissons entre les haies ininterrompues d'une foule vibrante, dont l'enthousiasme croissant éclate, à notre passage, en explosions de cris, en fusées de fleurs châtoyantes, dont nos voitures sont littéralement jonchées. Les fenêtres des maisons qui bordent la route s'éclairent de visages souriants, s'animent des gestes de mains innombrables qui s'agitent pour nous saluer. Sur le seuil de chacune d'elles, des nuées d'enfants brandissent des drapeaux, où se marient les couleurs blanches et rouges de la Pologne et tricolores de la France. C'est bien l'offrande de l'âme de tout un peuple qui s'exprime dans ces élans spontanés et irrésistibles, et nous en sommes touchés jusqu'au fond du cœur. Nous sentons qu'ici, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, on professe le même culte reconnaissant pour la France libératrice, qu'elle y est sincèrement, unanimement aimée, et les témoignages d'affection qu'on nous y prodigue

sans réserve nous consolent de tant d'injustices et d'ingratitudes dont nous abreuvent chaque jour, par ailleurs, ceux qui se disaient hier nos alliés et nos amis.

Cette marche vraiment triomphale nous amène bientôt à Nieborow. La princesse Radziwill, avec la grâce et la distinction naturelles où se décèle la race, nous accueille sur le perron du château, qui étale, en arrière d'une large cour d'honneur, sa façade du dix-septième siècle, rehaussée de tourelles à clochetons de style polonais. Le terrain qui l'entoure a été, pendant une assez longue période, au cours de la dernière guerre, le théâtre des opérations militaires des armées russes et germaniques, et il a été occupé plusieurs mois par un état-major allemand. Il ne paraît pas néanmoins en avoir trop souffert, et il garde heureusement, à peu près intacts, sa riche bibliothèque, ses précieuses collections d'objets d'art, de portraits de famille, de meubles anciens, et les panneaux de faïence, fabriqués jadis dans ce pays même, et devenus rarissimes, qui tapissent les murs de son escalier intérieur.

Sa face postérieure prend vue sur un vaste parc, dont les hautes futaies dessi-

nent, dans les perspectives profondes de leurs allées, des réminiscences sensibles de Versailles, de ce Versailles qui, pendant deux siècles, a fait l'admiration et l'envie de l'Europe, et qu'elle s'est partout ingéniée à imiter. C'est sous les charmilles qu'elles ombragent qu'ont été dressées les tables du déjeuner, et nous savourons avec une égale plénitude, et l'attention charmante d'une telle surprise et la chère exquise qui nous est servie.

Nous prolongerions volontiers ces heures exceptionnelles, comme il ne nous sera pas donné, sans doute, d'en revivre de longtemps. Mais il nous faut, avant de regagner Varsovie, retourner encore à Lowicz, où le prince Radziwill nous a préparé un autre régal, non moins rare et délicieux, sous la forme d'une de ces fêtes symboliques, dont la tradition s'est religieusement conservée, à travers les âges, depuis les temps les plus anciens. Nous sommes ici, comme à Kosnian, dans une des régions agricoles les plus fertiles et les plus prospères de la Pologne : tout nous l'indique, la belle tenue des champs que nous traversons, et les plaines, hérissées encore des pointes de leurs chaumes, qui s'étendent au loin sous nos yeux. On

vient de terminer la récolte du blé, qui a été, cette année, particulièrement abondante, et c'est cet heureux événement, d'une importance capitale dans un pays qui a été, de tout temps, un des greniers de l'Europe, qu'il s'agit de célébrer.

Nous prenons place, aux accents de la « Marseillaise », exécutée par la fanfare de Lowicz, sur la terrasse d'une école d'agriculture toute neuve, dont nous venons de parcourir, avec le plus vif intérêt, les locaux adaptés, avec le sens le plus pratique et le plus moderne, à leur destination. Et voici qu'au chant d'un hymne lent et doux, qui exprime, sans doute, la reconnaissance et la joie populaires pour les présents reçus de la munificence de la terre, un cortège s'avance avec une sorte de gravité rituelle, les hommes, armés de faux et de râteaux, uniformément revêtus de longues houppelandes, que relèvent d'un sobre et discret ornement de fines garnitures de broderies, les femmes toutes fleuries des couleurs violentes qui se déploient en arc en ciel sur leurs robes et sur leurs corsages, portant dans leurs bras des gerbes de blé, dont elles font tour à tour hommage au prince Radziwill et

au staroste, c'est-à-dire au sous-préfet du district, debout à côté de lui.

Il n'est pas de mots capables de traduire la grâce et la noblesse de cette scène, qui nous restitue la vision des lointaines Panathénées de la Grèce antique. Nous aussi, au surplus, sous les espèces d'épis enrubannés que des mains féminines s'empressent gentiment à piquer à nos boutonnières, sommes admis à recevoir les prémisses de la bienfaisante moisson qui vient d'épandre ses bénédictions sur le pays. Et c'est sur des chœurs de jeunes filles, dédiés à la France, sur des vivats prolongés à son adresse, que s'achève cette fête d'une si pénétrante poésie à laquelle il est visible que tous sont heureux d'avoir pu, en honorant ses représentants, associer son nom et son souvenir.

III

L'INDUSTRIE POLONAISE

La Haute-Silésie. — Les engrais chimiques de Khorzow.

La région de Poznan et celle qui s'étend à l'ouest de Varsovie, nous ont permis de juger, dans la partie, il est vrai, la plus fertile du territoire polonais, de la situation prospère de l'agriculture et de l'aisance qu'elle procure aux populations qui les habitent. En descendant vers le sud, du côté de la frontière tchécoslovaque et du côté de la frontière roumaine, nous apprendrons à connaître d'autres éléments et non des moindres, de sa richesse, que la Pologne tire, ceux-là, de son sous-sol, et qui sont ses houillières de Silésie, ses salines de Wieliczka, ses pétroles de Galicie.

La Haute Silésie, que le traité de paix et le plébiscite consécutif à sa signature ont enlevée, en 1919, à l'Allemagne, pour la restituer à la Pologne, est le siège d'une concentration industrielle, comme il n'en existe pas d'autre en Europe. Elle dépasse, à cet égard, nos départements du Nord, et la Ruhr westphalienne elle-même, nous disait un des Français, établis en assez grand nombre dans cette partie de la Pologne, avec lesquels on avait eu l'aimable pensée de nous réunir, au banquet offert, en notre honneur, à Katowice, et parmi lesquels j'ai eu personnellement l'agréable surprise de retrouver un de mes anciens condisciples lyonnais, installé depuis vingt-six ans dans cette ville, et le représentant d'une société, lyonnaise aussi, chargée de travaux d'assainissement, actuellement en cours pour le compte de la municipalité.

Charbon, zinc, produits et engrais chimiques sont, pour cette province privilégiée, des sources de profits incalculables, et auxquels elle doit un essor prodigieux. Sa production annuelle en charbon, pour une superficie exploitée de huit mille hectares, est de trente millions de tonnes, et les réserves en sont évaluées à plus d'un

milliard de tonnes. On comprend, à l'énoncé de tels chiffres, que le Reich ait ressenti un dépit amer de se voir dépouiller d'une pareille fortune, et qu'il n'ait pu se résoudre à en prendre son parti. Il n'est pas contestable pourtant, nous affirment nos interlocuteurs, bien placés pour se prononcer à cet égard en connaissance de cause, que cette région ne soit essentiellement polonaise, et que la presque totalité ne relève de la même origine.

Aussi bien, la Pologne, avec l'extraordinaire dépense d'activité, dont elle nous a offert partout le réconfortant spectacle, ne s'est-elle pas contentée de recueillir et d'exploiter le riche héritage qui lui est échu, elle s'est appliquée à le développer encore et à en accroître le rendement. A Khorzow, à quelques kilomètres de Katowice, simple bourgade d'un millier d'âmes, il y a cent ans, aujourd'hui chef-lieu, avec une population de plus de 100.000 habitants, de la voïvodie ou gouvernement de la Haute-Silésie, nous avons visité une usine de produits azotés, régie directement par l'Etat polonais, qui est bien probablement une des plus considérables de l'Europe, et qui prend, chaque jour, une nouvelle ampleur. Elle avait été

créée, en 1915, par les Allemands, pour la fabrication de l'azote, qu'ils ne trouvaient plus à se procurer au dehors pendant la guerre, et quand ils ont dû l'évacuer, au lendemain de la cession de la Haute-Silésie à la Pologne, ils avaient eu soin, pour en paralyser l'exploitation future, d'en emmener avec eux la plus grande partie du personnel, ingénieurs, contre-maîtres et simples ouvriers. Ils avaient même, avec l'ironie un peu lourde qui les distingue, recommandé à leurs successeurs les plus grandes précautions dans le maniement des matières explosives, éminemment dangereuses, dont ils prétendaient assumer désormais le traitement. Les Polonais ne se sont laissé impressionner ni par ces difficultés, ni par ces menaces. Avec la collaboration éclairée d'un chimiste éminent, M. le professeur Moscicki, aujourd'hui président de la République, qui en a été le premier directeur, ils ont, en peu d'années, plus que doublé la superficie de l'établissement passé entre leurs mains, et, depuis trois ans, notamment, ils ont dépassé de 150 % la plus forte production réalisée par leur devanciers. Nous parcourons avec une curiosité, où il entre même une sorte de

respect, ces vastes ateliers, dont l'outillage mécanique, doté des perfectionnements les plus modernes, réduit, au point de la rendre presque invisible, l'intervention de la main d'œuvre humaine, et où s'élaborent, à des températures supérieures à trois mille degrés, les divers produits et sous-produits en préparation. Nous suivons, dans les phases successives qu'en subit la matière première, la fabrication de la cyanamide et sa décomposition en ammoniaque, transformé lui-même en acide nitrique, puis en nitrate d'ammoniaque, résidu final de l'opération, qui ira féconder, de ses éléments chargés d'azote, les terres polonaises. Car les expériences heureuses qu'ils en ont faites, ont encouragé les paysans à utiliser de plus en plus, pour la fumure de leurs champs, les engrais artificiels de cette nature, et les chiffres qu'on nous communique en sont la démonstration péremptoire. La production de la cyanamide à Chorzow qui n'était, en 1921, au temps de l'administration allemande, que de 74.000 tonnes, a atteint, en 1925, 117.000 tonnes, sans que, toutefois, une diminution correspondante se soit fait sentir dans l'importation du salpêtre du Chili et de l'acide nitrique non con-

centré, dont la consommation a, au contraire, presque triplé ces huit dernières années. Ainsi, par les efforts concertés et persévérants de ses dirigeants, et pour son plus grand profit, à tous égards, ce pays arrive-t-il à stimuler l'essor de son agriculture par le développement intensif d'une industrie créée chez lui de toutes pièces, et destinée à le libérer progressivement, par la suite, de la tutelle onéreuse de l'étranger.

Les salines de Wieliczka

Les mines de sel de Wieliczka, où nous sommes conduits quelques jours plus tard, sont, de même que les usines de Chorzow, directement régies par l'Etat, qui exerce, d'ailleurs, le monopole de la production et de la vente de cette substance ; mais elles ne dérivent pas, comme celles-ci, de l'activité créatrice de la jeune République. Situées à une faible distance de Cracovie au pied des contreforts des Carpathes, elles sont connues au contraire, depuis les âges les plus lointains, et il semble bien qu'il y ait près de mille ans qu'elles sont exploitées. Elles sont parmi les plus grandes et les plus riches du monde, puisque la couche dont elles sont constituées mesure, sur



WIELIACZKA. — Avant la descente dans les mines

une longueur de quatre kilomètres, et sur une largeur moyenne d'un kilomètre, une épaisseur de vingt mètres et demi. Dix-sept cents ouvriers y sont actuellement employés, et le rendement annuel en est de 150.000 tonnes.

Il est difficile d'en décrire l'aspect, tant il est étrange et inattendu. Quand on est descendu, à l'aide d'un ascenseur, dans le dédale de ses huit cents kilomètres de galeries, superposées sur sept étages et éclairées à l'électricité, on se trouve transporté tout à coup sous les voûtes de vastes salles, dont l'une, entre autres, a l'immensité d'une nef de cathédrale, et dont les parois sont ornées d'autels, de statues, de bas-reliefs, taillés, comme elles, dans le sel, par de simples ouvriers mineurs, qui étaient, en même temps, des artistes, car certains de ces ouvrages, qui remontent au XVII[e] siècle, sont remarquables par la perfection de leur exécution. Un petit lac, long de 250 mètres, qu'on traverse sur un radeau, à la lumière féerique d'ampoules multicolores, est enclos aussi dans ces profondeurs, mais nulle trace d'un suintement quelconque ne s'aperçoit ni sur le sol, ni sur les murs des interminables galeries dans lesquelles nous circulons, et que le temps et la poussière

ont tapissées d'une patine grise, un peu sinistre dans son uniformité. On imaginerait volontiers, avant d'y pénétrer, des grottes éblouissantes de blancheur, où la lumière des lampes électriques se jouerait dans un ruissellement de pierres précieuses. La présence du sel ne se révèle, au contraire, de prime abord, ni à la vue, ni au toucher, dans ces cavernes sombres, qui feraient songer plutôt au vestibule de quelque enfer dantesque, et ce n'est que lorsqu'on attaque avec le pic ses murailles plus dures que le roc, qu'il jaillit en prismes étincelants, réguliers et diaphanes comme des cristaux de roche.

L'impression d'écrasement qui nous avait envahis lentement finit cependant par se dissiper quand, au terme de notre longue course souterraine, nous débouchons dans une dernière salle, aussi haute que les précédentes, qui est une salle de bal, où, au milieu des transports d'allégresse joyeuse de nos hôtes, un lunch plantureux nous est servi, et où une troupe d'enfants, revêtus du costume national, exécutent, avec une grâce charmante, les plus jolies danses cracoviennes.

Les Pétroles de Boryslaw

Nous n'aurions passé qu'une revue incomplète des richesses naturelles dont l'exposition de Poznan nous avait donné un premier et schématique aperçu,si nous n'avions rendu visite aux puits de pétrole de Galicie.Nos amis polonais qui tiennent à nous mettre sous les yeux tous les trésors dont ils disposent, n'ont eu garde de négliger celui-là, et toute une journée de leur programme est consacrée à Boryslaw, qui est, tout près de la frontière roumaine, le centre des opérations des Sociétés de Malopolska et de Silva Plana. Nous nous y rendons de Lwow, par une longue route d'une centaine de kilomètres, et par un jour maussade et froid, le seul qui ait fait exception dans la période d'immuable beau temps, dont nous avons été favorisés.

Le paysage qui s'offre à nos regards est des plus singuliers et ne ressemble à rien de ce que nous avons vu jusqu'ici. Entre des collines verdoyantes, couronnées de pins, les hautes cheminées de bois, au nombre de plus de deux mille,qui surmontent les puits, dessinent visiblement sur le sol, comme autant de piquets

gigantesques figurant le tracé d'une route, les contours de la nappe souterraine, qui, des sommets, doit descendre en cascade dans le creux des vallons, pour s'épandre largement dans la plaine. C'est une forêt, composée, dirait-on, d'arbres morts, qui s'encadre dans l'autre, toute luxuriante de vie, et l'aspect en est étrange et saisissant.

Là aussi, on a préparé, en notre honneur, une brillante et cordiale réception, avec accompagnement de fanfares et d'acclamations répétées. Des jeunes filles et des enfants nous attendent, les bras chargés de bouquets. Mais la pluie, qui tombe drue, fouettée par le vent, amortit l'éclat des fleurs, et même un peu l'ardeur des enthousiasmes. Par un chemin boueux, qui monte presque jusqu'au faîte des collines, nous gagnons un gisement, tout récemment découvert, nous dit-on, qui n'a pu être atteint, il est vrai, qu'après un forage de dix-sept cents mètres de profondeur, mais dont le rendement journalier représente plusieurs milliers de francs. Les heureux exploitants qui en sont les possesseurs, ont donc été largement récompensés de leur confiance et de leur persévérance. Nous sommes également dé-

dommagés, pour notre part, de la fatigue de notre ascension ; car nous sommes à peine arrivés près de l'orifice du puits, qu'avec un bruit strident, au milieu d'un jet de vapeurs gazeuses, un brusque geyser de naphte, de six à huit mètres de haut, a jailli, pour retomber et s'écouler, sous la forme d'un liquide sombre, épais et gluant, dans les canaux qui vont l'emporter à l'usine d'épuration.

Les procédés par lesquels s'opère cette épuration, nous y serons initiés ce soir même, après une courte halte à Truskawiec, charmante petite station thermale, toute proche de Boryslaw, dont les eaux empruntent, paraît-il, leur vertu curative et même un peu de leur goût au voisinage du pétrole. Nous nous arrêtons, sur le chemin du retour, à Drohobycz, où se trouve une des usines de raffinerie les plus importantes de la Pologne, qui appartient à l'Etat et est exploitée par lui, et quand nous en aurons terminé la visite, guidés par le plus compétent et le plus complaisant de ses chefs de service, les traitements successifs par lesquels s'épure le pétrole et s'en extraient les sous-produits, n'auront plus de secrets pour nous.

IV

LES VILLES POLONAISES

Varsovie

Après avoir considéré la Pologne dans ses forces productives, agricoles et industrielles, qui sont énormes et susceptibles de se développer encore, il n'est pas indifférent, peut-être, pour se rendre compte de l'état d'esprit et des aspirations actuels de la nation polonaise, de s'arrêter un peu dans ses principaux centres urbains, puisqu'aussi bien elle emprunte une partie de ses traits caractéristiques à la diversité de physionomie de quelques-unes de ses villes. Si, du reste, nos hôtes ont jugé à propos de nous y conduire, c'est bien qu'il leur est apparu que nous pourrions faire plus que de prendre de l'agré-

ment à cette visite, et en retirer, par surcroît, quelque enseignement.

Il est bien certain, que ce n'est pas tout à fait au hasard qu'ils ont fait choix de celles qu'ils ont fait figurer dans notre itinéraire. Ils ont entendu, sans doute, que chacune d'elle nous tînt, en quelque sorte, un langage particulier, fût pour nous un symbole, vivant et parlant, qui nous aidât à mieux pénétrer et à mieux comprendre l'âme polonaise. Poznan et Varsovie, l'une, ancienne capitale, celle-ci capitale actuelle de la Pologne, s'imposaient à nous, de prime abord, comme des haltes nécessaires. Varsovie, en outre de son importance présente, se recommandait aussi par le rôle qu'elle a joué dans le passé récent de la Pologne. Elle a été l'instigatrice et la victime principales des insurrections par lesquelles, au cours du siècle dernier, la nation opprimée a essayé de secouer le joug qui pesait sur elle. Il n'était pas inutile que cette page sanglante de l'histoire polonaise nous fût remise en mémoire, et dans le programme de notre séjour dans cette ville avait été inscrite une visite à la citadelle, construite par le tsar Nicolas Ier, non pas pour la défendre, mais pour la



VARSOVIE. — La Délégation française et ses hôtes polonais

menacer, et pour la détruire, au besoin, en cas de rébellion de sa part.

Cette citadelle est appelée à disparaître, comme un opprobre dont la Pologne libérée a raison de ne plus vouloir que son sol soit souillé. Il est des parties cependant qu'on en conservera religieusement : les cellules, par exemple, où ont été enfermés les principaux martyrs de la cause polonaise, et où des plaques, récemment placées, rappellent et désignent leurs noms à la vénération de la postérité, celui, entre autres, du maréchal Pilsudski, incarcéré dans l'une d'elles, il y a près de trente ans, par le gouvernement tsariste, pour ses opinions subversives. Il y a aussi les gibets toujours visibles, bien que vermoulus et délabrés, où ont été pendus tant de rebelles, condamnés par une justice sans pitié, et le grand mur en briques, qu'on dirait rouge du sang des victimes, contre lequel en ont été fusillés tant d'autres. Le patriotisme ardent des Polonais ne peut manquer de transformer en un lieu de pèlerinage, ce champ sinistre où ont été immolés les héros, obscurs à nos yeux, mais restés chers à leurs cœurs, qui ont poussé jusqu'au suprême sacrifice leur dévouement au salut de leur pays.

⁂

Varsovie, étagée en pente douce sur la rive gauche de la Vistule, qui la sépare de son grand faubourg de Praga, et qui atteint ici une largeur presque comparable à celle du Danube à Budapest, présente assurément un aspect imposant et digne de son rang de métropole, avec ses larges rues, ses jardins splendides, et l'extraordinaire mouvement qui l'anime. Mais il ne s'y trouve guère de monuments capables de retenir l'attention, soit par leur ancienneté, soit par une note d'art particulière. On peut citer, parmi les plus remarquables, à chacune des extrémités de la Nowy Swiat, la grande artère médiane, parallèle au cours du fleuve, qui y est le centre du mouvement et de la vie, le Château royal, un peu délabré aujourd'hui et dépouillé de ses richesses primitives, qui sert de résidence au Président de la République, et le château du Belvédère, demeure actuelle du maréchal Pilsudski, qui domine de sa façade blanche, pompeuse et banale, un parc de toute beauté, merveilleux écrin d'un bijou ravissant, celui-là, le petit palais de Lazienki, édifié dans un exquis décor de verdure et d'étangs aux eaux ver-

tes, par Stanislas-Auguste, le dernier roi de Pologne. Encore faut-il ajouter que leur valeur consiste, pour la plus large part, dans les souvenirs historiques qui y sont attachés.

Il est à noter, du reste, qu'il n'existe guère, ni ici, ni ailleurs, de traces d'une architecture qui revête le caractère d'un style spécifiquement polonais.Les souverains qui, au cours des âges précédents, se sont préoccupés d'enrichir de monuments les principales villes de leurs Etats, se sont, en général, adressés à des artistes italiens, et les églises, notamment, qui abondent en Pologne, relèvent, à peu d'exceptions près, de la formule, importée d'outre-monts et en grande faveur presque partout, au dix-septième et au dix-huitième siècle, qu'on a coutume de désigner sous le qualificatif de baroque.

Aussi bien, n'était-ce pas un voyage de touristes qui amenait à Varsovie la mission parlementaire française. Nos hôtes polonais, toujours attentifs à nous être agréables, n'ont pas manqué, assurément, de nous promener à travers leur belle capitale, de nous en montrer les curiosités, les vieux quartiers, notamment, où s'est réfugié tout le pittoresque de leur ville : la place

du Vieux-Marché, avec ses maisons du dix-septième siècle, aux façades peintes, qui rappellent, bien que moins richement décorées, celles de la Grand'Place de Bruxelles ; le quartier juif tout proche, peuplé de fantômes aux profils anguleux, encadrés de longues barbes et de cheveux en tire-bouchons, tout noirs sous les lévites sombres qui les enveloppent uniformément de la tête aux pieds ; bref, de tout mettre en œuvre pour que nous emportions de notre séjour parmi eux le plus agréable et le plus durable souvenir, ce à quoi, du reste, ils ont parfaitement réussi.

Ils ont même obtenu de la direction de leur théâtre d'opéra, fermé pendant la saison d'été, l'organisation d'une représentation de gala, pour nous faire connaître un ouvrage récent qui a obtenu chez eux le plus vif succès, un ballet fantastique du compositeur Ludomir Rozycki, un de leurs compatriotes, qui met en scène un des personnages légendaires du folk-lore polonais, sorte de Faust national, Pan Twardowski, et qui a fait défiler devant nous, dans des décors et des costumes du meilleur goût, les plus gracieuses des danses traditionnelles de leurs provinces.

Je ne dois pas omettre, non plus, les vi-

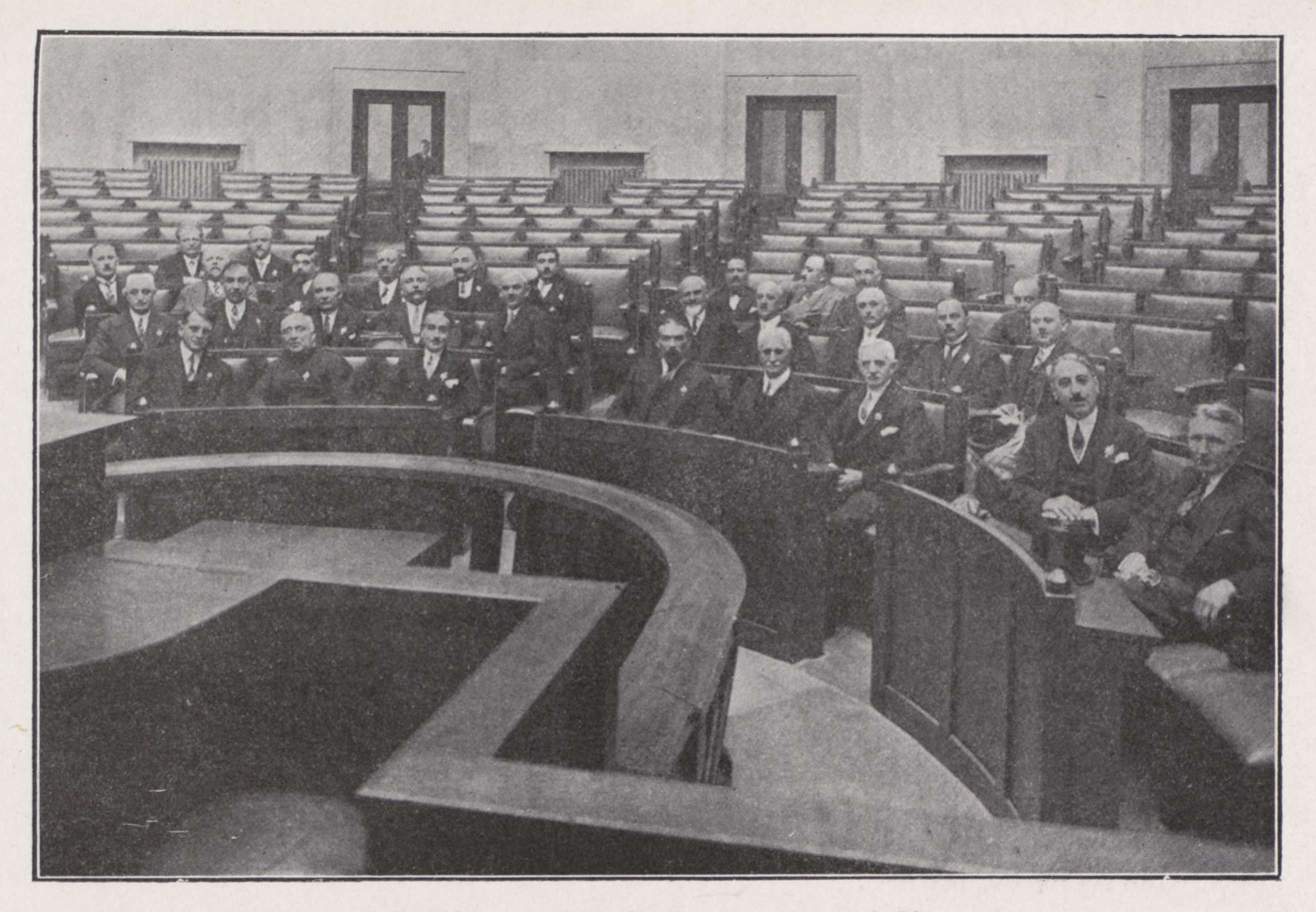
sites des plus intéressantes qu'ils nous ont ménagées à toute une série d'institutions nouvelles : écoles techniques, maisons ouvrières, établissements d'assistance, piscines, installations sportives, par lesquelles ils s'efforcent, avec un zèle et un sens pratique tout à leur louange, de racheter la longue et systématique incurie de l'administration russe dans le domaine de l'hygiène et de la prévoyance sociale.

Mais Varsovie est le siège du gouvernement de la nouvelle République ; c'est à lui que nous venions apporter nos hommages, l'expression de notre gratitude pour l'invitation dont il nous avait honorés, et l'assurance de notre profond et sincère désir de fortifier l'alliance que la France a conclue avec lui. A peine arrivés donc dans la capitale polonaise, après nous être présentés chez notre ambassadeur, M. Laroche, et après avoir déposé une gerbe de fleurs sur la tombe du soldat inconnu qui repose à l'ombre de la colonnade de l'ancien palais de Saxe, au pied de la statue équestre du prince Joseph Poniatowski, mort en 1813, à la bataille de Leipzig, en servant sous nos drapeaux, en qualité de maréchal de France, notre premier soin a-t-il été de rendre visite aux principaux

membres du gouvernement, et aux représentants des autorités de la Ville.

Tous se montrent sensibles à notre démarche de courtoisie, et chacune des fastueuses réceptions par lesquelles y répondent successivement le président de la République, M. Moscicki, le président du Conseil des ministres, M. Switalski, le sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, M. Wysocki, le maréchal de la Diète, M. Daszynski, le maréchal du Sénat, M. Szymanowski, est l'occasion, pour les membres de la délégation française, qui y prennent, à tour de rôle, la parole, de proclamer en même temps que leur admiration pour le magnifique exemple de vitalité de la Pologne renaissante, la ferme résolution de notre nation, sans distinction de parti, de maintenir l'intégrité territoriale du jeune Etat et de travailler avec lui, dans l'observation stricte des traités, à l'affermissement de la paix.

Ces affirmations qui s'affrontent et s'associent en termes énergiques et formels dans les toasts échangés, à l'issue des banquets officiels, par les représentants autorisés des deux peuples, elles se renouvellent sous une forme, en quelque sorte symbolique, dans des réunions, que nous te-



VARSOVIE. — La Délégation française en séance à la Diète

nons à deux reprises, dans la salle des séances du Sénat polonais, avec les membres du groupe parlementaire franco-polonais de la Diète, et dont les débats, simultanément dirigés par les présidents des deux groupes, notre collègue Jean Locquin pour la France, le prince Jean Radziwill pour la Pologne, sont précisément consacrés aux questions d'actualité les plus aiguës et les plus pressantes, à la recherche surtout des solutions les plus capables de garantir la sécurité des deux nations et la tranquillité de l'Europe.

Il n'y a pas, au surplus, pour prendre part à ces manifestations, que les personnages investis de fonctions ou de mandats officiels. Il n'est pas une ville de Pologne de quelque importance, où n'existe un comité d'amis de la France, analogue à l'Association franco-polonaise de Lyon, que j'ai l'honneur de présider, destiné, comme elle, à entretenir et à réchauffer les sympathies mutuelles des deux peuples, et les membres de ces comités, bien qu'ils n'agissent, pour la plupart, qu'à titre privé, ne sont pas les moins empressés à s'associer aux démonstrations préparées en notre honneur, parfois même à en provoquer ou à en organiser eux-mêmes.

C'est ainsi qu'à Poznan, nous avons eu le grand plaisir d'être reçus dans son beau palais de la place Sapiezynski, tout peuplé de souvenirs napoléoniens, par M. Zakrzewski, en même temps premier président de la Cour d'appel et président de la Société polono-française de cette ville, dont le vif attachement pour notre pays nous était d'ailleurs déjà connu, depuis la conférence qu'il avait bien voulu venir faire à Lyon, l'an dernier, sur les souvenirs communs de l'histoire de la France et de la Pologne, et dont nous avons été particulièrement heureux, par conséquent, d'accepter et de goûter, chez lui, cette fois, l'aimable et plantureuse hospitalité.

J'ai dit plus haut de quelle façon magnifique nous ont reçus et traités chez eux le comte Chlapowski et le prince Radzivill ; nous serons, à Cracovie, l'objet de la même attention de la part d'un ancien président du Conseil, qui fut un de nos distingués visiteurs de 1927, M. Julien Nowak.

Cracovie

Cracovie, qui nous a retenus pendant deux jours, est plus intimement liée encore



CRACOVIE. — La Cathédrale

que Varsovie, et par des souvenirs plus anciens, à l'histoire de la Pologne. Capitale du royaume polonais, du XIe à la fin du XVIe siècle, elle en a été, de tout temps, le cerveau et le cœur. Son Université, où on avait organisé, en notre honneur, une séance solennelle, et où plusieurs de nos collègues, appartenant à notre enseignement supérieur, ont été admis à prendre la parole, est la plus ancienne et la plus célèbre de la Pologne. Tout, du reste, dans son aspect extérieur, sauvegardé aevc soin, proclame la noblesse et l'antiquité de ses origines, attestées encore par la survivance de certaines traditions archaïques. Posté dans la plus haute tour de l'église Sainte-Marie, un veilleur continue, comme au Moyen-Age, à annoncer, par des sonneries de trompe, chacune des heures du jour et de la nuit, et on voit encore, suspendues par des anneaux aux angles de quelques-unes de ses maisons, les chaînes, protectrices de leur sécurité, qu'on tendait autrefois en travers de ses rues. Bien qu'elle s'enorgueillisse, à juste titre, d'avoir été associée étroitement à une histoire qui a été grande et belle entre toutes, et dont le témoignage reste gravé sur ses murs, il ne

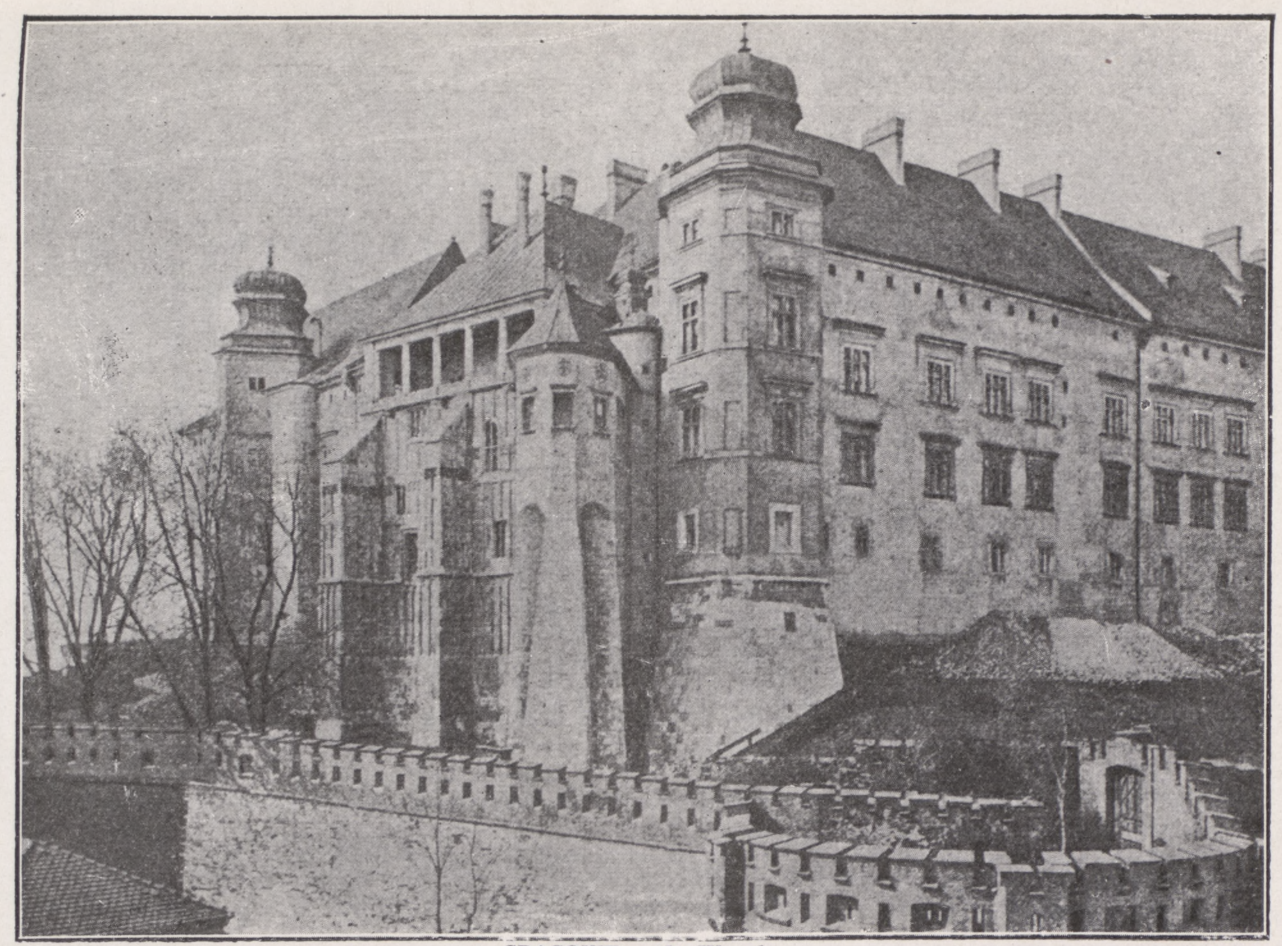
faudrait pas croire qu'elle s'y soit enseve-lie comme dans un linceul. Elle reste vivante, au contraire, elle grandit chaque jour, et, en dehors des jardins circulaires qui occupent la place de ses anciens remparts, et l'entourent de leur verdoyante ceinture, toute une cité nouvelle s'est édifiée, qui, graduellement, empiète sur la campagne environnante, et accroît d'unités supplémentaires le contingent de ses 250.000 habitants. Mais c'est bien surtout par l'éloquence muette de ses vieux monuments, qu'elle attire et qu'elle captive l'attention, et on éprouve à la parcourir l'impression de fouler les dalles d'un auguste sanctuaire, où dorment des reliques très précieuses et très vénérables.

On avait eu l'aimable pensée de nous donner pour nous y servir de guides, deux jeunes femmes de la meilleure société de la ville, qui s'étaient spontanément offertes à remplir cet emploi, parce qu'elles y trouvaient l'occasion d'affirmer à la fois et leurs sympathies pour notre pays, et leur désir de nous faire connaître et aimer le leur. Il est peu de femmes, en Europe, même dans les pays où elles jouissent des droits électoraux, qui aient une culture intellecfuelle aussi étendue et

aussi profonde que les femmes polonaises. L'une des deux équipes dans lesquelles nous étions partagés était conduite par une toute jeune fille, Mlle Marie de Piotrowska, qui, bien qu'elle ne fût jamais venue en France, parlait notre langue, comme la sienne propre, et dont l'érudition historique faisait notre étonnement et notre admiration. Elle nous rappelait, avec une précision et une sûreté impeccables, les dates et les évènements auxquels se rattachaient les édifices ou les œuvres d'art qu'elle nous montrait, et sa jeune âme s'exaltait, sa voix prenait des accents presque émouvants, et d'autant plus persuasifs, à nous retracer les hauts faits des personnages illustres, dont la biographie n'avait, pour elle, aucun secret.

Avec une cicerone aussi avertie, il y avait plaisir à s'engager dans le dédale, singulièrement touffu cependant, de l'histoire polonaise, tant elle semblait s'y mouvoir à l'aise, servie par le fil d'Ariane d'une mémoire qui ne s'égarait, ni n'hésitait jamais. Quand elle nous eut promenés à travers les quartiers les plus pittoresques de l'ancienne capitale, dans les ruelles, notamment, du quartier juif, qui ici, comme ailleurs, tranche si nettement

sur les autres par l'aspect et les costumes de ses habitants, quand, partis de la très curieuse barbacane du XVe siècle, qui est un des derniers vestiges, en parfait état de conservation, du reste, de l'enceinte fortifiée primitive, nous eûmes salué au passage la haute statue en bronze de Ladislas Jagellon, don magnifique du grand artiste Paderewski à ses compatriotes, à l'occasion du 500e anniversaire, en 1910, de la bataille de Grunwald, première victoire des Polonais sur les Prussiens ; quand nous eûmes visité, à sa suite, l'élégant bâtiment de style Renaissance des Sukiennice ou des Halles aux draps, qui occupe le centre de la place du Marché, et le Musée d'art national qu'il contient ; la très belle église gothique de Sainte Marie, dont la nef du XIVe siècle, somptueuse sous sa décoration polychrome, renferme un triptyque en bois d'un des plus célèbres sculpteurs polonais du XVe siècle, Witt Stwosz, digne de rivaliser avec les plus parfaits chefs d'œuvre, en ce genre, des artistes flamands de son époque ; enfin, l'ancienne Université du temps de la dynastie des Jagellons, dont la cour intérieure est si charmante avec ses arcades ogivales, surmontées de riches rinceaux



CRACOVIE. — Le Wawel

gothiques du XV[e] siècle, et dont les registres, religieusement conservés parmi les cinq cent mille volumes de sa bibliothèque, portent encore l'immatriculation d'un de ses plus illustres élèves, le grand astronome Copernic, elle nous amena au pied du Wawel, et là, son humeur vive et enjouée devint soudain plus grave, comme si elle s'apprêtait à nous faire pénétrer dans une enceinte sacrée, où il n'y avait place que pour le recueillement et le respect.

C'est que le Wawel est bien un temple, en effet, le palladium, en quelque sorte, de la cité, le Parthénon, si j'ose dirc, de l'Athènes polonaise. Ce nom désigne une éminence de peu d'élévation, qui sépare la ville de la Vistule et la domine ; mais cette plateforme rocheuse sert de piédestal à toute une série de constructions édifiées par les rois de Pologne, entre le XIV[e] et le XVI[e] siècle, c'est-à-dire jusqu'au jour où Cracovie perdit son titre de capitale, et c'est à cet ensemble de bâtiments, imposant et grandiose, bien qu'un peu disparate dans ses différentes parties, que s'applique, aussi bien qu'à l'acropole qui les supporte, l'expression de Wawel.

L'administration autrichienne avait fait

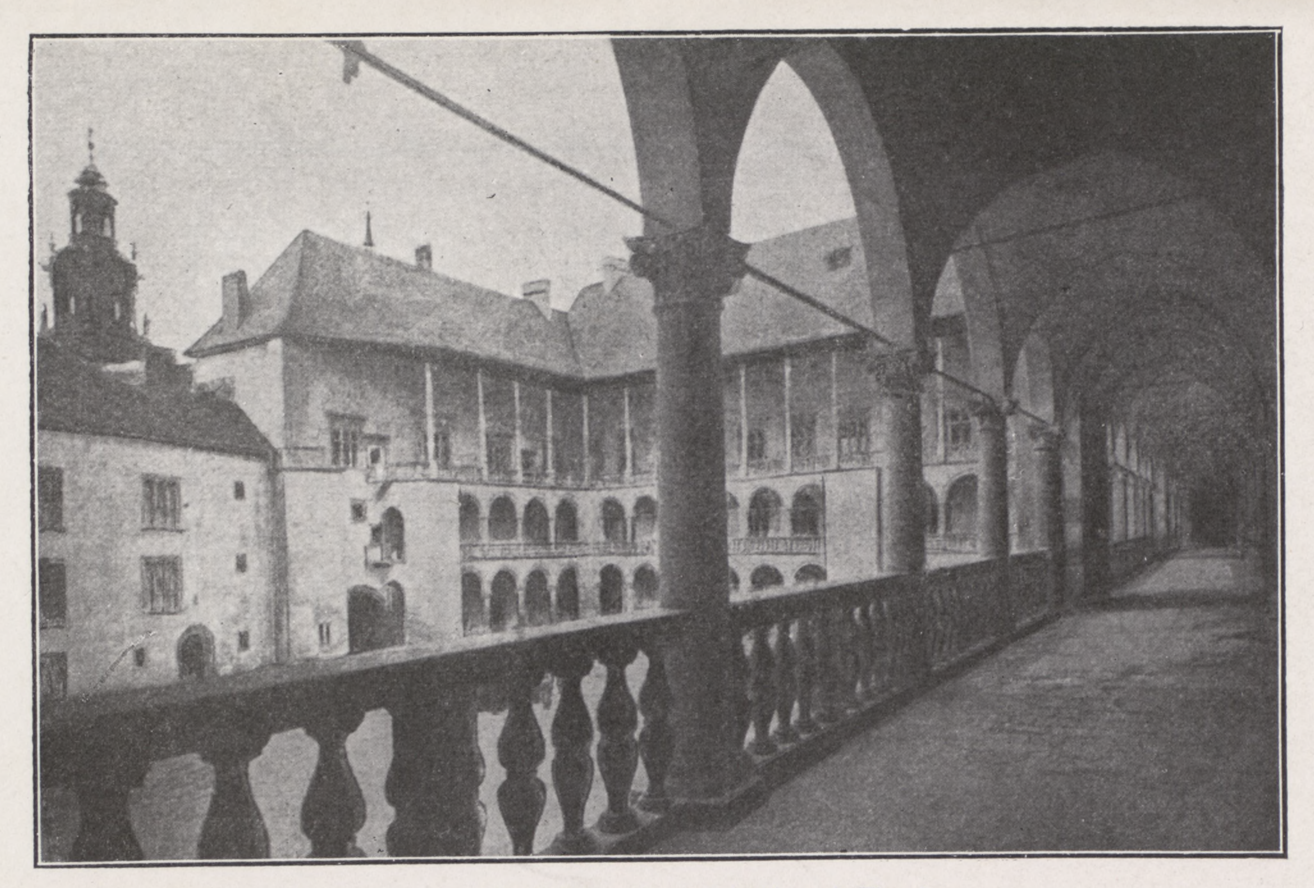
subir à ce noble édifice, tout peuplé de grands souvenirs, le même outrage que celui que, chez nous, avec un vandalisme moins pardonnable encore, l'autorité militaire avait infligé au Palais des Papes d'Avignon : elle l'avait transformé en caserne. A peine reconstituée, la Pologne a eu pour premier soin d'effacer cette injure, et l'œuvre de restauration, poursuivie sans relâche depuis dix ans, est aujourd'hui parvenue à un degré d'avancement suffisant, pour qu'on puisse se faire une idée de la splendeur primitive du Wawel. La cour centrale, avec son double étage d'arcades italiennes, et les colonnettes d'une finessse et d'une légèreté admirables qui supportent ses avant-toits, a repris sa physionomie des anciens jours. Débarrassées des badigeons infâmes qui les déshonoraient, les salles de l'intérieur ont été rétablies dans leurs harmonieuses proportions, avec les peintures murales et les plafonds à caissons sculptés qui les décoraient. Des tableaux, des meubles anciens y ont repris la place du mobilier, plus précieux peut-être et plus rare, dont elles avaient été dépouillées, et sur leurs murailles, un peu dénudées encore par endroits, s'étalent, parures d'une beauté

et d'une valeur inestimables, merveilles incomparables de composition et d'exécution, une centaine environ des cent cinquante-six tapisseries d'Arras, représentant des scènes bibliques des premiers âges du monde, exécutées au XVI[e] siècle, pour le mariage de Sigismond Auguste, avec Catherine d'Autriche, que Catherine II de Russie s'était appropriées au moment des partages, et dont la Pologne a pu imposer la restitution, au moins partielle, au gouvernement soviétique.

Mais il est, parmi les dépendances du Wawel, un lieu auguste entre tous, et qu'entre tous, en effet, les Polonais révèrent comme un symbole, c'est la cathédrale, qui dresse plus haut que les toits des palais les tours de ses campaniles, et où dorment à jamais tous ceux qui ont fait la Pologne immortelle, ceux qui ont été les artisans de ses gloires et ceux qui ont été les héros et les chantres de ses infortunes. Alentour du maître-autel que surmonte un cercueil d'argent, contenant les ossements de saint Stanislas, patron de la Pologne, sont disposées des chapelles, dont deux, entre autres, sont particulièrement remarquables par la richesse de leur ornementation, celle de Sigismond, véritable bijou d'archi-

tecture de la Renaissance florentine, celle ensuite du roi Etienne Bathory, et où sont rangés les sarcophages dédiés à plusieurs de ses souverains et de ses grands hommes. Dans la crypte qui s'étend sous l'église, ce sont les corps eux-mêmes de ces personnages célèbres qui reposent à l'ombre des caveaux. Les rois de la première dynastie, celle des Piast, sont là, et ceux de la dynastie des Jagellon. Jean III y est aussi, Jean Sobieski, qui, en 1683, arrêta, sous les murs de Vienne, les Turcs et les Tartares coalisés, et sauva ainsi de la barbarie la civilisation occidentale. Et tout près d'eux, c'est Kosciuzko, qui essaya en vain de défendre et de sauver l'indépendance de sa patrie, et ce sont les deux poètes, Mickiewicz et Slovacki, qui furent les annonciateurs prophétiques des réparations futures.

A frôler ces ombres illustres, qui participent aujourd'hui de la résurrection de la Pologne, et qui y ont aidé par le mystérieux pouvoir de leur souvenir, on ne peut se défendre d'une irrésistible émotion, et on se prend à concevoir une opinion plus haute du pays qui garde si pieusement leur mémoire. Il n'y a pas un lieu peut-être en Europe, l'abbaye de Westminster



CRACOVIE. — La Cour intérieure du Wawel

exceptée, où s'évoquent et revivent, représentés par de plus grands noms, tant de siècles d'histoire. Et on se dit qu'un peuple qui a un tel passé ne méritait pas de mourir, et que le culte même qu'il lui a voué, et auquel il reste obstinément fidèle, est le gage du rôle futur auquel il a pleinement conscience d'être appelé.

Cracovie n'était hier qu'un tombeau, le tombeau splendide, il est vrai, de gloires qu'on pouvait croire à jamais évanouies, le tombeau sous l'arc de triomphe, s'il est permis d'employer cette image. Mais de ce tombeau la Pologne est ressuscitée, toute prête à reprendre, dans l'essor de sa jeunesse et de sa vigueur recouvrées, le cours de ses destinées historiques.

Lwow

Très distante de Cracovie, par sa position géographique d'abord, et aussi par les conditions d'existence et de développement qui peuvent en dériver pour elle, est la ville de Lwow, Léopol, comme nous l'appelons en français, du nom du prince, le duc Léon, qui en fut le fondateur au XIIIe siècle. Située à l'extrémité de la province, naguère autrichienne, de la Gali-

cie, sur les confins, à la fois, de la Roumanie et de l'Ukraine soviétique, elle est, en quelque sorte, le sentinelle avancée de l'idée polonaise du côté de l'Est, et c'est, pour elle, un honneur qui a ses avantages, mais, en même temps, par contre, ses dangers : ses avantages, car elle s'est trouvée en mesure de nouer, avec les pays d'Orient, des relations économiques, dont le rapide développement de ses foires atteste déjà l'importance ; ses dangers, car les Ukrainiens sont des voisins turbulents, dont les dispositions à son égard ne sont rien moins que bienveillantes, et contre lesquels il n'y a pas très longtemps encore elle a eu à se défendre.

L'histoire de cette récente agression a même laissé de si amers et si vivaces souvenirs à ses habitants, qu'elle a été le sujet de notre premier entretien avec les membres du Comité de réception qui étaient venus nous attendre à la gare, et s'étaient aimablement chargés de nous faire visiter leur cité. Lwow, dont le nom est la traduction presque littérale, en langue polonaise, de celui de Lyon, rappelle un peu notre ville par les dispositions et les détails extérieurs de son pay-

sage. Elle n'a pas les deux fleuves qui font à celle-ci une si magnifique parure ; mais elle s'étend largement comme elle, au pied de collines en hémicycle, du haut desquelles on en peut embrasser, d'un coup d'œil, l'imposant panorama. C'est au faîte de l'une d'elles et sur les terrasses du très beau jardin qui en couvre les pentes, que nos hôtes tinrent à nous amener tout d'abord, pour nous conter, en nous désignant du doigt, au milieu des maisons entassées, les divers points où s'étaient déroulées les péripéties de ces événements, comment en s'éveillant le matin du 31 octobre 1918, la ville de Lwow avait eu la douloureuse surprise de se trouver occupée, par des forces ukrainiennes, et ce qui s'en était suivi. La population polonaise, qui y était en grande majorité, n'eut pas un instant la pensée d'accepter cet affront. Malgré qu'elle fût désarmée et impuissante, elle se dressa néanmoins, d'un seul élan, unie dans une même résolution farouche, et on vit surgir de toutes parts des légions de volontaires, formées de tout jeunes gens et même de jeunes filles, qui, n'ayant pour combattre que leurs bras, entrèrent courageusement en lutte avec les envahis-

seurs. Trois semaines durant, la bataille se poursuivit, âpre et sanglante, pour la possession de chaque quartier et de chaque rue, jusqu'au jour où l'intervention d'un corps régulier de troupes polonaises détermina la déroute et la fuite des Ukrainiens. Lwow, qui venait d'affirmer, avec tant d'éclat, son attachement pour la Pologne, méritait bien de n'en être pas séparée. Elle lui est restée, en effet ; mais il n'est pas absolument démontré qu'à ces tragiques épisodes n'aient pas survécu des ferments de rancune et de haine qui ne sont point encore apaisés.

Le lendemain de notre arrivée, les membres de l'Association polono-française qui s'étaient aimablement institués nos guides, et au premier rang desquels il faut citer la comtesse Félicja Skarbek, une admiratrice ardente et fervente de notre pays, nous conduisaient au cimetière, où la piété reconnaissante des habitants de Lwow a érigé des mausolées grandioses à la mémoire de ceux qui sont morts pour leur défense, et parmi lesquels il s'est trouvé quelques aviateurs américains, et aussi un certain nombre de Français, un, entre autres, dont l'identité a pu être aisément reconstituée, mais dont il a été impossible de découvrir

la famille, et dont un tertre, constamment fleuri par les mains discrètes d'amis fidèles de notre pays, conserve encore la dépouille mortelle. On nous avait prévenus qu'il fallait nous attendre à ce que notre démarche provoquât peut-être des manifestations hostiles de la part des membres des groupes affiliés au parti ukrainien. Il n'en fut rien et la cérémonie se déroula jusqu'au bout dans une atmosphère de sérénité attristée et attendrie, que ne troubla aucun incident. Mais ce n'était que partie remise, et quelques heures plus tard, à l'issue de la séance d'inauguration de la Foire, à laquelle nous avions assisté et qu'avait présidée le Ministre du Commerce, M. Kwiatkowski, nous apprenions qu'une bombe, qui n'avait heureusement causé que des dégâts insignifiants, avait éclaté au passage du cortège officiel.

Faut-il conclure de faits de cette nature, qui sont, du reste, assez rares, que l'Etat polonais n'a réussi à s'imposer qu'incomplètement jusqu'ici dans les territoires situés, comme celui-là, à sa périphérie ? Ce serait leur attribuer, je crois, une importance et une signification qu'ils n'ont pas. Que dans une ville, telle que Lwow, qui est déjà nettement orientale, et dont le carac-

tère, à cet égard, se traduit jusque dans la multiplicité des confessions religieuses : catholique, arménienne, juive, grecque, valaque, réparties dans d'innombrables édifices religieux, fort beaux, pour la plupart, et non moins remarquables par leur architecture que par leur décoration intérieure, le Gouvernement de Varsovie se soit, à ses débuts, heurté à quelques difficultés, qu'il ait eu quelque peine à assimiler, à fusionner d'emblée les éléments disparates, dont se compose sa population, et qu'il ne soit pas parvenu encore à réduire toutes les résistances, à supprimer tous les levains mauvais qui sont les legs inévitables d'un passé récent, il n'y a lieu de s'en montrer ni surpris, ni inquiet. Le temps et l'esprit ferme et conciliant des fonctionnaires polonais ne tarderont guère, sans doute, à tout remettre en ordre et en place.

J'ai eu l'honneur et le plaisir, au cours de la très brillante soirée qu'il nous a offerte dans les salons du palais de la voïvodie, d'entrer en relations et de m'entretenir pendant quelques instants avec le gouverneur de Lwow, dont j'avais eu naguère, à Vienne, l'occasion de connaître le père, le comte Goluchowski, alors investi des hautes fonctions de chancelier de

l'Empire d'Autriche. C'est un homme d'une distinction parfaite, naturellement courtois et bienveillant comme l'était son père, très Français, en même temps, de tempérament et de cœur, par sa mère, qui est une princesse Murat, et qui, depuis son veuvage, est venue, par une circonstance assez singulière, vivre à Lyon dans la retraite. Comme un assez grand nombre de ses collègues, que la Pologne a été fort heureuse de recueillir dans l'héritage de la monarchie des Habsbourgs, pour constituer les premiers cadres de son administration, il a été formé à l'école de l'Autriche, qui était une excellente école, parce qu'on y apprenait l'art d'user de l'autorité sans faiblesse, tout en se montrant paternel. Imbu de tels principes, et préparé, en outre, par une forte culture personnelle, à la pratique des affaires publiques, il réunit précisément les qualités les plus propres à l'accomplissement de la tâche délicate qui lui a été confiée. Il est, suivant le mot des Anglais, « the right man in the right place », et le Gouvernement polonais ne pouvait faire choix d'un meilleur collaborateur.

Wilno

Plus encore que Lwow, Wilno est un des points névralgiques, comme on dit aujourd'hui, de l'organisme polonais. Cette ville de 250.000 habitants, qui fut jadis la capitale du grand duché de Lithuanie, et que le coup de force du général Zelégowski a, depuis la guerre, rendue à la Pologne, reste un brandon de discorde entre les deux pays, et le voisinage tout proche des républiques soviétiques n'est pas pour rendre moins alarmant cet antagonisme, déjà si périlleux, en lui-même, pour le maintien de la paix. Mais si la population de cette province est la première à se rendre compte des dangers auxquels, un jour ou l'autre, elle peut être exposée, elle a conscience également des devoirs qui résultent pour elle de sa position à l'extrême avant-garde du territoire polonais du côté du Nord-Est, et nulle part, peut-être, le sentiment patriotique, si vif, en général, chez la nation polonaise, ne se manifeste avec plus d'ardeur et d'intensité qu'ici, nulle part, non plus, le culte pour la France ne revêt une

expression plus vibrante, je dirais presque plus frénétique.

Malgré l'heure matinale de notre arrivée — il était à peine huit heures — nous y avons été accueillis comme des souverains, aux accents alertes de la « Marseillaise », jouée par la musique d'un régiment, dans une gare, enguirlandée, de haut en bas, de verdure et de fleurs, toute frissonnante de drapeaux, dont les abords et les quais regorgeaient d'une foule immense. Celui des membres du Comité de réception, qui s'était institué notre guide pour nous faire les honneurs de la ville, M. Ferdinand Ruszezye, était un professeur à l'Ecole des Beaux - Arts de Wilno, qui gardait, sous ses cheveux blancs, la flamme et l'enthousiasme d'une âme toute jeune, et qui trouvait, à chaque pas, l'occasion d'évoquer l'image de la France et de proclamer son affection pour elle. Sous prétexte de nous faire contempler et admirer, tout d'abord, le panorama de Wilno, il avait commencé par nous faire gravir une éminence, surmontée des ruines d'un vieux château démantelé, d'où la vue est charmante, en effet, sur les collines verdoyantes, qui servent d'assises à la cité, et dont la petite rivière

de la Wilja souligne et embrasse les contours des replis sinueux de ses eaux ; mais c'était aussi pour que notre premier hommage s'adressât aux morts de la dernière guerre et aux martyrs de l'insurrection polonaise de 1863, qu'une pensée touchante y a rapprochés et réunis à l'ombre d'une gigantesque croix de bois, et c'était encore pour nous faire apercevoir de là-haut la route suivie par la Grande Armée, lors de son entrée en Russie, en 1812.

C'est que le nom de Napoléon, en qui les Polonais d'il y a cent ans, avaient mis des espoirs si douloureusement déçus, n'a rien perdu, auprès de leurs descendants, de son prestige et de sa popularité.

Mon confrère et ami Martin Basse, secrétaire de la rédaction du *Salut Public*, de Lyon, qui est comme moi un ami fervent de la Pologne, a naguère, dans une émouvante brochure sur *Lyon et la Pologne*, pieusement recueilli les noms et raconté l'odyssée de cent seize lanciers polonais qui, après l'abdication de Fontainebleau, en 1814, sollicitèrent et obtinrent la faveur d'accompagner le monarque déchu à l'île d'Elbe, et qui y assurèrent, avec un admirable dévouement, le service de sa garde personnelle. Plus d'un siècle écoulé n'a pas

suffi à affaiblir ce culte presque religieux pour le grand empereur.

Le palais de la voïvodie de Wilno, qu'il a habité trois semaines, en juin et juillet 1812, porte sur ses murs une plaque qui rappelle cet événement ; et ce n'est pas seulement sur les pierres de leurs monuments, c'est au fond de leurs cœurs, que chez les habitants de Wilno demeurent gravés de tels souvenirs. En 1912, alors qu'ils vivaient encore sous le régime de fer de l'administration tsariste et qu'une semblable manifestation pouvait les exposer aux représailles d'une police peu débonnaire, ceux qui n'avaient pas oublié ce passé déjà lointain, mais toujours présent et cher à leurs mémoires, se concertèrent en secret, et au jour anniversaire du passage des soldats de Napoléon, avant que le soleil ne fût levé, silencieux et recueillis comme pour l'accomplissement d'un pieux pèlerinage, ils se mirent en marche et refirent le chemin parcouru, un siècle auparavant, par les troupes impériales. Voilà le récit que nous fit, d'une voix qui tremblait un peu, notre aimable et vibrant cicerone de Wilno, et dont nous ne pûmes, en l'écoutant, nous défendre d'être remués avec lui. Comment fussions-

nous restés insensibles à une preuve de fidélité si éloquente, en même temps que si héroïque ?

Aussi, lorsque, quelques heures plus tard, nous pénétrions dans les bâtiments tout neufs, pleins de lumière et de gaîté, d'une de ces écoles que le Gouvernement multiplie à profusion, sur toute l'étendue du territoire polonais, éprouvions-nous peut-être un redoublement d'émotion et de joie à entendre la population enfantine qui y était rassemblée pousser les cris mille fois répétés de « Vive la France ! » Ces enfants étaient, pour la plupart, de la plus humble condition : un grand nombre d'entre eux avaient les pieds nus ; mais de penser qu'ils étaient peut-être les fils de ceux dont on venait de nous citer des traits si émouvants, nous ne pouvions que nous montrer particulièrement touchés et reconnaissants. Jamais les fleurs dont, comme toujours, nous avons été comblés ce jour-là, ne nous avaient été aussi précieuses.

Quand on recueille des témoignages aussi significatifs que ceux-là de l'affection profonde et sincère dans laquelle les Polonais de Wilno confondent leur pays et le nôtre, on ne peut s'empêcher

d'envisager avec confiance l'avenir qui leur est réservé, et de considérer qu'en tous cas, ils constituent, pour le nouvel Etat, un point d'appui des plus solides dans cette région.

La ville assurément paraît, à premiere vue, un peu étrange, étrangère même, dirais-je volontiers. Elle a un cachet plus oriental encore que Lwow, et en y débarquant, j'ai cru, pendant quelques instants, me retrouver à Moscou, tant la similitude des deux villes m'a semblé frappante. Les églises, qu'on y rencontre à chaque pas, et dont quelques-unes, celle entre autres, de Saint-Pierre et Saint-Paul, toute en stuc, ciselé comme un joyau, sont d'une richesse d'ornementation extraordinaire, presque fabuleuse, rappellent un peu, extérieurement, du moins, avec leurs coupoles vertes ou rouges, celles qu'on rencontre en Russie ou en Roumanie. Les images pieuses qui en décorent les murs ou les autels, recouvertes souvent de plaques d'argent, qui n'en laissent apercevoir que le visage et les mains, procèdent également d'un style gréco-byzantin, qui les apparente d'assez près aux icones russes, telle, par exemple, cette vierge miraculeuse d'Ostra Bra-

ma, dont la chapelle surmonte une des portes d'entrée de la ville, et devant laquelle nul ne passe sans se découvrir ou s'agenouiller. Et tout cela forme un ensemble fort pittoresque, mais en tous cas fort différent des spectacles qui nous sont familiers, et donne l'impression de quelque chose de très lointain, aussi bien dans le temps que dans l'espace.

Une autre circonstance encore contribue à accentuer et à souligner le caractère particulier de la physionomie de Wilno, c'est le mélange, dans son enceinte, ou dans son voisinage, des croyances et des rites les plus variés. Le quartier juif de Wilno, notamment, où grouille, dans d'étroites ruelles, une population d'une densité exceptionnelle, est un des plus typiques qu'il soit possible de voir, et les descriptions que les frères Tharaud, dans plusieurs de leurs livres, ont retracées de ceux de certaines villes hongroises, pourraient s'appliquer exactement à celui-là. On nous y avait signalé la présence d'une synogogue, vieille peut-être de trois siècles, et assez intéressante, nous avait-on dit, par l'état de vétusté et de conservation à la fois de son cadre et de son mobilier. Nous nous y étions à peine aven-

turés, qu'une foule de femmes et d'enfants malpropres et dépenaillés, surgie comme par un sortilège, et qui grossissait de minute en minute, nous entourait et nous pressait de toutes parts, avec des paroles et des regards de supplication, en nous tendant la main. Ce n'étaient plus des ovations qu'on nous adressait, c'était l'aumône du traditionnel bagchich de l'Orient qu'on sollicitait de nous, et nous aurions désespéré de pouvoir échapper à l'obstination de ces importunités, si, plus fier que ses congénères, et outré de leurs bassesses, un homme n'était intervenu, en brandissant un fouet, et n'avait dispersé la meute attachée à nos basques.

Ceux-là, c'étaient des Juifs, encore arriérés et enlisés dans leur crasse séculaire ; il en est d'autres, moins primitifs et restés pourtant plus asiatiques, dont, en Europe, on ne rencontre quelques rares groupements qu'en Crimée, en Galicie ou en Pologne, et qui ne subsistent plus, ailleurs, en Perse, en Egypte et en Turquie, qu'en nombre des plus réduits : ce sont les Karaïms, sortes de Juifs de la stricte observance, correspondant, assez exactement, dans l'église judaïque, aux puritains du protestantisme anglais, et qui répudient

le Talmud, pour ne se réclamer que de la Bible. Nous avons eu l'occasion d'en découvrir quelques-uns aux environs de Wilno, à la faveur d'une excursion qui nous avait amenés dans la petite ville de Troki, capitale, au XIVe siècle, du grand-duché de Lithuanie, bien déchue aujourd'hui de son ancienne splendeur, mais délicieusement placée au bord d'un lac serti de prairies et de bois, dans un site aux lignes onduleuses et douces, qui fait penser à certains paysages danois. Le rabbin se tenait sur le seuil de son presbytère et il nous invita à y entrer pour nous montrer quelques livres saints, très anciens et très précieux, dont il est le dépositaire. Il avait, sous la robe qui drapait et grandissait sa haute taille, la dignité majestueuse d'un patriarche de l'ancienne loi, et sous le turban qui encadrait son visage, son masque jeune, aux lignes noblement dessinées, avait une beauté presque divine. Tels devaient être, aux temps bibliques, David et Salomon dans leur gloire. Lui aussi, bien qu'avec une tout autre séduction que ses coreligionnaires du ghetto de Wilno, évoquait un passé qui semblait appartenir à une autre terre.

Mais il n'empêche que, malgré le para-

doxe de la coexistence, dans sa population, d'éléments aussi disparates, même aussi contradictoires, le district de Wilno, depuis qu'il fait partie constitutive de la nouvelle République, ne soit en voie de se transformer dans un sens plus moderne. Les Polonais, qui n'ont jamais été intolérants, ni oppresseurs, ne cherchent pas à les faire disparaître : ils s'efforcent seulement, par une action persévérante, et par la propagande de l'instruction et de l'exemple, de les assimiler. Wilno avait possédé autrefois une Université florissante, qui s'enorgueillissait d'avoir été créée en 1579, par le roi Etienne Bathory. La Russie, en s'en emparant, avait éteint ce foyer de lumière. Le Gouvernement polonais a décidé de le rallumer, et on travaille actuellement, avec une hâte fébrile, à la restauration de l'édifice désaffecté et découronné, pour être prêt à célébrer, dans quelques mois, par la réouverture solennelle de l'Université de Wilno, le trois cent cinquantième anniversaire de sa fondation. La Pologne libérale entend démontrer, par des mesures de ce genre, qu'elle ne compte, pour l'affermissement de son autorité, que sur l'adhésion d'esprits éclairés et libres.

Dantzig et le port de Gdynia

Dantzig, en polonais Gdansk, où nous parvenons enfin, marque le terme de notre voyage : là encore, nous touchons à un des points de friction de la Pologne avec ses voisins, et au plus délicat, au plus aigu de tous, à celui qui lui cause le plus d'inquiétudes et de tourments.

Tout le monde a entendu parler du fameux couloir, qui partage en deux tronçons inégaux le territoire des provinces allemandes du Nord, et qui permet à la Pologne de se frayer, en suivant le cours de la Vistule jusqu'à son embouchure, un débouché nécessaire et tout naturel sur la Baltique. Mais dans ce couloir, qui est déjà une enclave, et qui est l'objet des incessantes récriminations du gouvernement du Reich, la diplomatie a jugé à propos d'en insérer une autre, et au lieu de laisser Dantzig à la Pologne, ce qui semblait commandé par le plus élémentaire bon sens, elle en a fait une ville libre, placée sous le mandat de la Société des Nations. C'était vraiment vouloir jouer la difficulté, et il semble qu'elle se

soit complue, en adoptant cette solution bâtarde, à préparer le terrain à d'inévitables conflits. Ces conflits, en effet, s'ils n'ont pas éclaté jusqu'ici sous une forme violente, existent à l'état latent, et il a fallu, de ce côté-ci, comme du côté de Wilno et de la Lithuanie, toute la patience et toute la prudence du gouvernement polonais pour les empêcher de s'envenimer.

Fidèles à leur constante tactique, les Allemands, qui forment indubitablement, il faut le reconnaître, la majorité de la population de Dantzig, n'ont pas manqué de considérer comme une reconnaissance de leurs droits, le fait que la Pologne ait été privée de la pleine possession de cette ville, et s'autorisant de ce premier avantage, ils ont poussé plus loin leurs prétentions, qui ne visent à rien moins qu'à la rétrocession totale du couloir à leur profit.

Dantzig, cependant, n'a pas eu à souffrir, et n'a, par conséquent, aucune raison de se plaindre de l'état de choses actuel, bien au contraire. Ce port, dont le déclin, pendant la dernière période de la domination allemande, s'accentuait chaque jour davantage, a recouvré, depuis que la Pologne a été admise à l'utiliser

pour son trafic maritime, l'activité et l'importance qu'il avait connues autrefois, et que lui assignait sa position à l'estuaire d'un grand fleuve, tel que la Vistule. Il n'était plus guère intéressant que pour les touristes, qui prenaient plaisir à y retrouver, comme à Lubeck, le cadre pittoresque d'une de ces vieilles cités hanséatiques, jadis prospères, aujourd'hui déchues, qui ont, du moins, conservé la parure des précieux vestiges de leur passé. Grâce aux Polonais, qui partagent aujourd'hui, par moitié, avec les délégués de sa propre population, sous la présidence d'un haut commissaire nommé par la Société des Nations, la charge de son administration et de son exploitation, et qui l'ont transformé, agrandi et doté d'un outillage adopté à toutes les nécessités modernes, il est sorti, plus vivant que jamais, de son long sommeil, et il peut arborer fièrement déjà les chiffres d'un mouvement annuel, presque triple de celui d'avant guerre, et qui dépasse, à l'heure qu'il est, quatre millions de tonnes.

Il semble bien que la considération de ces résultats encourageants ait commencé à convertir les administrateurs allemands de la ville libre à une attitude plus paci-

fique, et à les acheminer vers une collaboration moins hargneuse que précédemment avec leurs collègues polonais. On ne saurait affirmer toutefois que leur hostilité ait complètement désarmé, et nous avons pu le constater par nous-mêmes pour en avoir subi les effets.

Lorsqu'après une traversée radieuse de quelques heures, nous débarquâmes du bateau qui, en remontant un des bras de la Vistule, nous amenait à Dantzig, des coups de sifflets, demeurés, il est vrai, sans écho, partirent de la foule, rassemblée en nombre sur le quai, et elle ne s'en tint pas à cette manifestation un peu timide, encore qu'assez significative de ses sentiments. Notre hâtive visite de la ville se fit sous son escorte et sous ses regards ironiques, narquois, presque arrogants, où, de toute évidence, il y avait moins de curiosité encore que de malveillance.



On conçoit que de telles dispositions d'esprit aient contribué à rendre singulièrement ardue la tâche des Polonais, et qu'excédés par les résistances sourdes ou avouées qu'elles leur suscitaient, par des

querelles même, qui n'ont jamais mieux mérité que dans cette circonstance le qualificatif de querelles d'Allemands, ils aient songé à se constituer, sur un territoire leur appartenant en toute propriété, un port qui fût bien à eux, et où leur liberté d'action fût entière. Et c'est pourquoi, à quelque distance au Nord de Dantzig, au fond d'une baie encadrée de collines, qui rappellent un peu les falaises de Dieppe ou de Calais, ils ont improvisé de toutes pièces une œuvre qui leur fait le plus grand honneur.

La nature sablonneuse du terrain offrait à leur entreprise des conditions tout à la fois favorables et désavantageuses. Ils ont des unes et des autres tiré le meilleur parti. Après avoir creusé les bassins, ils ont coulé dans la mer des blocs de béton, sur lesquels ils ont édifié des quais, construit des docks et des magasins, dressé toute une forêt d'appareils pour le chargement et le déchargement des marchandises. Tout alentour, sur la terre ferme, ont surgi, comme par enchantement, des écoles, des bâtiments destinés aux services publics, des hôtels, des maisons d'habitation, d'élégantes et spacieuses villas, et Gdynia, qui n'était

encore en 1923, qu'une bourgade de pêcheurs de 300 âmes, est devenue une ville maritime de 30.000 habitants, qui grandit à vue d'œil, qui, sur un développement de côtes de huit kilomètres, peut recevoir des navires d'un tirant d'eau de onze mètres, et dont le trafic atteint déjà plus de deux millions de tonnes.

On chercherait vainement, je crois, un précédent ou un équivalent à une opération de cette envergure, menée avec cette rapidité, et on reste littéralement confondu devant le prodige d'une telle réalisation. Gdynia est le chef-d'œuvre de l'énergie polonaise, et nous ne pouvions concevoir ni souhaiter un plus instructif couronnement de notre beau voyage.

V

CONCLUSION

Ces notes trop brèves, trop hâtivement rédigées surtout, n'ont pas la prétention de donner la réplique au volume de tous points remarquable où M. Julien Nowak, ancien président du Conseil des Ministres, et ancien recteur de l'Université de Cracovie, a retracé, d'une plume aussi alerte que consciencieuse et avec une connaissance parfaite des moindres secrets de notre langue, l'itinéraire complet de la caravane parlementaire polonaise en France, en 1927. Je suis loin, certes, d'avoir tout dit, et j'ai laissé dans l'ombre bien des détails qui auraient mérité d'être mis en lumière.

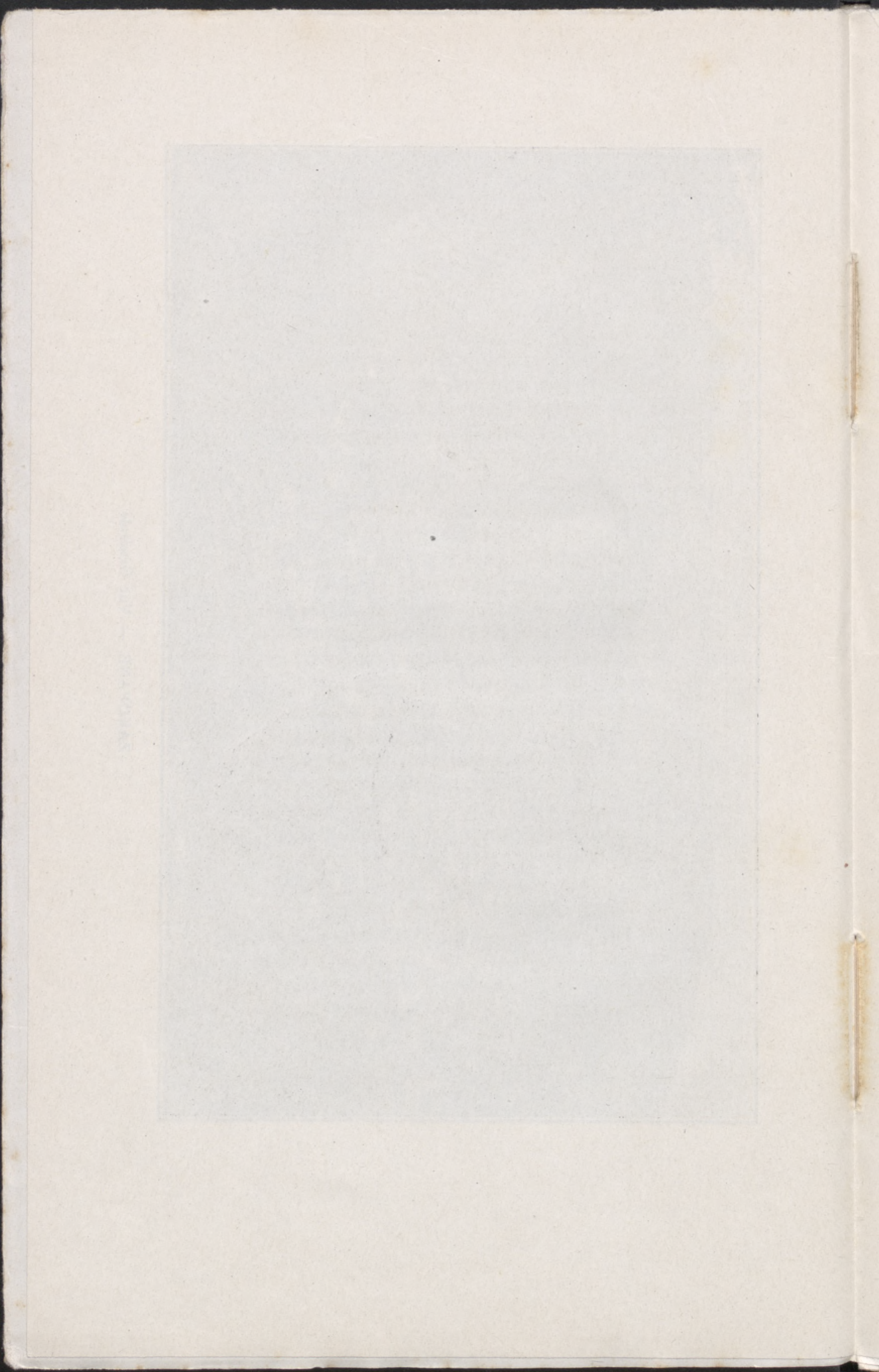
J'ai à me reprocher, par exemple, d'avoir passé sous silence la soirée, bien émouvante, pourtant, organisée, en notre honneur, au Théâtre National de Cracovie, où, entre

deux actes de la nouvelle pièce de Bernard Shaw (*TheApple Cart*, dont la première représentation à Varsovie datait de quelques jours à peine), après le chant de la *Marseillaise*, entonnée par un chœur excellent, et écoutée debout par tous les assistants, le directeur est venu, sur la scène, célébrer, dans un discours enflammé, la gloire de la pensée française.

J'aurais dû consacrer, ne fût-ce que quelques lignes, à l'après-midi charmante du 3 septembre, passée, à quelques kilomètres de Varsovie, dans le parc enchanteur de Wilanow, dont les charmilles géantes se mirent dans les eaux calmes de la Vistule, et dont les arbres séculaires abritent de leur ombre un château à l'architecture un peu mièvre, sans doute, mais tout plein des souvenirs du grand roi Jean Sobieski. J'aurais voulu insister un peu sur Zakopane, station à la fois d'été et d'hiver, placée au pied des Carpathes, à l'extrême sud du territoire du côté de la Tchéco-Slovaquie, et presque en bordure de sa frontière, dans un site unique en Pologne, unissant à la grâce et à la beauté des forêts qui l'enveloppent de toutes parts, la majesté sévère, même un peu sauvage, de la haute chaîne de la Tatra qui le domine. Nous y étions arrivés par une



ZAKOPANE. — Vue Générale



route pittoresque qui suit à peu près constamment le cours d'une jolie rivière, le Dunajec, et qui, dans la traversée, notamment, des gorges romantiques de la chaîne des Pieniny, rappelle parfois, bien qu'avec moins de grandeur, certains paysages du Tyrol. L'air était d'une limpidité et l'atmosphère d'une douceur exquises, et la halte qui nous y arrêta quelques heures nous parut délicieusement reposante, après toutes celles que nous avions passées en wagon, de nuit comme de jour ; mais elle fut trop courte à notre gré, et les danses gracieuses et fort originales, exécutées au soir de cette belle journée, par des montagnards en magnifiques costumes, nous firent regretter davantage encore qu'elle ne pût se prolonger.

Du récit trop sommaire et, en tous cas, bien pâle, que je viens d'esquisser, il faut maintenant tirer quelques brèves conclusions. Elles se formulent d'abord dans l'expression de la plus vive et de la plus profonde gratitude pour l'accueil aussi empressé que magnifique qui a été ménagé, sur la terre de Pologne, aux représentants de la France. L'hospitalité polonaise est réputée pour son incomparable largesse ; elle s'est dépensée pour

nous sans compter, en attentions infinies, qui en doublaient le prix. Nous en gardons l'impérissable souvenir.

Ce n'est pas seulement aux membres du gouvernement, aux représentants les plus haut placés des pouvoirs publics et des grandes institutions de l'Etat, qui nous ont si somptueusement et, en même temps, si cordialement traités, que vont nos remerciements ; c'est à ceux aussi qui, comme le comte Chlapowski, l'éminent ambassadeur de Pologne à Paris, comme M. le premier président Zarzewski, à Poznan, comme le Prince Radziwill, à Varsovie, comme M. Julien Nowak, à Cracovie, enchérissant encore sur ces témoignages touchants de considération et de sympathie, nous ont fait l'honneur et, ce qui nous a été précieux surtout, l'amitié de nous admettre chez eux, dans l'intimité de leurs propres familles.

Nous avons retrouvé, parmi ceux qui n'ont cessé de nous entourer ainsi de leurs prévenances attentives, plusieurs des parlementaires polonais qui avaient été, il y a deux ans, les hôtes de la France, et qui nous ont donné des preuves non équivoques de la persistance du souvenir qu'ils en avaient conservé. De la

joie que nous en avons éprouvée, nous leur avons été nous-mêmes et nous leur restons reconnaissants.

Cette gratitude doit s'exprimer avec une vivacité toute particulière à l'égard de M. Nowak encore qui, en se mettant à la tête du Comité constitué par nos amis de Cracovie, a tenu à préparer lui-même notre réception dans cette ville ; mais il serait injuste de ne pas y associer, en les nommant, quelques-uns de ses compagnons de voyage de 1927, que nous avons été heureux de revoir à ses côtés :

MM. Jean Dombski, député, vice-président de la Diète et du Groupe parlementaire polono-français ; Marjan Kiniorski, ancien sénateur ; Wenceslas Januszewski, sénateur ; Marjan Koscialkowski, député, président de la Commission de l'Armée ; Miecislas Niedzialkowski, député, leader du parti socialiste ; le professeur Stanislas Stronski, député, membre de la Commission des Affaires étrangères, un des orateurs les plus réputés et les plus écoutés de la Diète, les plus avertis aussi de la politique française ; Stanislas Thugutt, ancien vice-président du Conseil des Ministres.

Et nous leur associons, dans notre mémoire fidèle, qui ne les oubliera pas, ceux

dont nous avons eu le plaisir de faire, cette fois, la connaissance : MM. Ignace Daszynski, maréchal de la Diète, et Jules Szymanowski, maréchal du Sénat ; MM. les députés Jean Dembski, signataire du Traité de Riga pour la Pologne ; Sigismond Gralinski, délégué de la Pologne à la Société des Nations ; Adam Krzyzanowski, professeur d'Economie Politique à l'Université de Cracovie, un des négociateurs de l'emprunt de consolidation avec les Etats-Unis ; Lœwenherz, Polakiewicz, Thadée Potworowski, Szydlowski, ancien ministre du Commerce et de l'Industrie, qui tous, ont participé avec eux à l'organisation des réceptions, nous ont accompagnés à travers leur pays et ont, à diverses reprises, pris la parole pour nous saluer, dans les termes les plus flatteurs, au nom de leurs compatriotes.

Je n'aurais garde de ne pas mentionner, d'autre part, la constante harmonie, l'entente parfaite de tous les instants, qui,du commencement à la fin du voyage, a régné entre les membres de la délégation française, et rapproché, dans la communion des mêmes sentiments, des représentants des partis les plus différents, même les plus opposés. Et je me reprocherais,

de ne pas rendre, à ce propos, un hommage tout particulier au président de notre groupe, notre collègue Jean Locquin, qui avait, en cette qualité, la charge, parfois écrasante, de répondre, en notre nom, aux allocutions qui nous étaient adressées, et qui s'en est acquitté avec un talent, une mesure, une justesse et un bonheur d'expression unanimement appréciés.

Mais notre séjour de trois semaines en Pologne n'a pas eu pour effet que de créer entre nous des rapports de confiance et d'estime mutuelles, qui, je l'espère, ne demeureront pas éphémères. Par là déjà, il eût été bienfaisant ; il était nécessaire, et il sera utile surtout, parce qu'il nous a éclairés et édifiés sur la situation exacte, et, suivant l'expression un peu barbare d'aujourd'hui, sur la mentalité du peuple polonais.

Nous n'avons, en général, en France, que des notions assez vagues sur le jeune Etat qui vient de reprendre sa place parmi les nations européennes, et je ne suis pas très sûr que, même dans les milieux parlementaires, on soit beaucoup mieux informé à son sujet. Ceux qui ont eu la bonne fortune de faire partie de la mis-

sion dont j'ai essayé de me faire le modeste historiographe, sont instruits désormais de ce qu'ils ignoraient peut-être. Ils ont vu de leurs propres yeux, et ils ont maintenant une opinion fondée, non plus sur des impressions lointaines, mais sur des faits précis dont ils ont été les témoins.

Ils savaient, certes, que la France était ardemment aimée en Pologne, qu'elle y était l'objet d'une affection et d'une admiration sans bornes, presque mystiques : ils en ont eu la confirmation éclatante par les manifestations répétées et de toutes sortes qui les y ont accueillis. Mais ce qu'ils ont découvert et appris, c'est que ce peuple dont on était autorisé à penser qu'un siècle et demi de servage aurait pour longtemps arrêté la croissance et retardé les possibilités de relèvement, s'est réveillé et révélé plein de force et de sève, et capable de réaliser les plus brillantes promesses.

Il s'est trouvé, le jour où la vie lui a été rendue, en face d'une table rase, ou, pour mieux dire, en face du néant, sans ressources, sans armée, sans administration, ayant tout à créer, à organiser, à mettre en ordre et en mouvement. Ses premiers

pas ont été difficiles, hésitants. Il était aux prises avec un tel chaos, qu'il n'est pas surprenant qu'il ait eu d'abord quelque peine à le débrouiller. A force de patience et d'énergie, il y est parvenu. Il a dû s'y reprendre à plusieurs fois, pour se constituer des finances en équilibre : elles sont aujourd'hui prospères et solides, et son agriculture et son industrie, qui ont marché du même pas, sont également florissantes.

Il lui a fallu, au début, aller au plus pressé, et il y a paré souvent par des moyens de fortune. A Varsovie, par exemple, on a dû loger les ministères et les grands services publics dans d'anciens palais de la noblesse polonaise, qui ne répondaient qu'imparfaitement parfois à leur destination. On a bien été contraint de construire une salle de séances pour la Diète, qui compte 444 membres et qu'on ne pouvait installer dans un local improvisé, mais le Sénat qui n'en a que 111, a dû se contenter d'un ancien couvent de jeunes filles, transformé et aménagé à son intention.

Sollicité, en même temps et de tous côtés par tant de nécessités pressantes, le Gouvernement a trouvé néanmoins le

moyen de suffire à tout. La tâche qu'il a accomplie en dix ans est incroyable, et il continue, sans désemparer, à la poursuivre. Le pays polonais, quand on le parcourt, comme nous l'avons fait, dans tous les sens, apparaît comme un vaste chantier où les réfections de routes, les constructions de voies ferrées, les plantations de jardins, marchent de pair avec les créations d'hôpitaux, de crèches et d'écoles, d'écoles surtout, qui s'édifient de toutes parts et sont de véritables modèles. On sent que la Pologne a le désir passionné, la volonté résolue de vivre, et elle le démontre par l'activité fébrile qu'elle déploie dans tous les domaines. Que pendant vingt ans encore, elle soit assurée de la paix intérieure et extérieure, qu'elle évite les dissensions intestines qui l'ont autrefois conduite à sa perte, et que les nations de proie qui l'entourent, et auxquelles la rapidité même de ses progrès pourrait bien inspirer l'idée de la supprimer de nouveau, se résignent à la respecter et à ne pas la troubler dans son essor et elle pourrait bien, du train dont elle va, être devenue alors un des premiers Etats de l'Europe.

Telle est, me semble-t-il, l'impression

qu'aura laissée à mes collègues, comme à moi-même, notre passage sur son territoire, et tels sont, en tous cas, les souhaits et les espoirs sincères que nous formons pour elle.

Mais ce n'est pas à des remerciements et à des vœux seulement que doit aboutir l'enseignement des trois semaines pendant lesquelles nous avons vécu dans son intimité et pu la voir à l'œuvre. Cette jeune force en puissance et même en gestation, de la Pologne nouvelle, nous avons le devoir impérieux, qui s'accorde avec notre intérêt le plus évident, de l'appuyer, de l'aider à se consolider et à s'affermir, de la défendre, le cas échéant. Elle a besoin de nous, mais nous ne pouvons, non plus, nous passer d'elle. Nos deux peuples sont, l'un à l'occident, l'autre à l'orient de l'Europe, les contrepoids qui la maintiennent en équilibre. Que l'un des deux vienne à fléchir, et ce sera la chute à peu près inévitable de l'autre. Leur développement parallèle, concerté, réalisé dans une union et une collaboration de plus en plus méthodiques et étroites, sera la meilleure et la plus sûre sauvegarde de la paix.

TABLE DES MATIÈRES

6.987. — Imp. du *Salut Public*, Lyon.





